



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

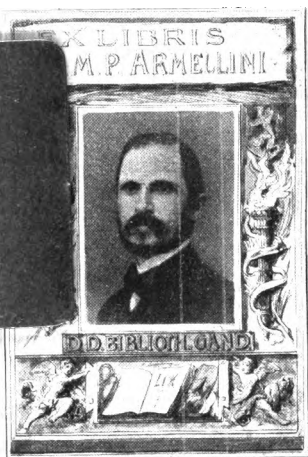
We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Az. 228.



UNIVERSITEIT



90

Digitized by Google

CENSURE

DE LA FACULTÉ

DE THÉOLOGIE

DE PARIS,

Contre un Livre qui a pour titre :

**HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE
DES ÉTABLISSEMENS DES EUROPÉENS
DANS LES DEUX INDES**, par Guillaume-
Thomas-Raynal, à Genève, chez Jean-
Léonard Pellet, Imprimeur de la Ville
& de l'Académie, 1780.

Hé quoi ! Mathan, d'un Prêtre est-ce là le langage ?
RACINE. *Athalie*.



A PARIS,

Chez CLOUSIER, Imprimeur de la Sorbonne ;

ET A LIEGE,

Chez LEMAITRE, Imprimeur-Libraire, sous la Tour, &
la Couronne d'or.

M. DCC. LXXXII.



P R É F A C E.

LE DOYEN & les Docteurs de la Faculté de Théologie de Paris, à tous les Fidèles, *salut en Jésus-Christ.*

JUSTEMENT indigné des discours d'un fameux impie, qui déprimant la puissance & la majesté du vrai Dieu, s'efforçoit de lui enlever ses adorateurs, le saint Roi Ézéchiass s'écrioit dans l'ardeur de son zèle : *Voici un tems d'affliction, d'insulte & de blasphème (a) !*

A la vue des attaques qu'on livre avec fureur à notre sainte Religion, & des efforts que font les impies pour y substituer les délires d'une philosophie insensée, ne sommes-nous pas en droit de faire entendre

(a) IV. Reg. c. 19. v. 3.

de semblables gémissemens ? Ce n'est plus un seul homme qui ose élever la voix contre le Seigneur & son Temple ; c'est une conjuration formée, c'est une ligue nombreuse qui emploie ses efforts sacrilèges ; pour frustrer l'Être-Suprême du tribut d'hommages & d'adoration qui lui est dû. Y eut-il jamais un plus juste sujet de s'écrier : *Voici un tems d'affliction, d'insulte & de blasphème !*

Combien, en effet, s'est multiplié de nos jours le nombre de ces hommes audacieux dont *la bouche s'ouvre insolemment contre le Ciel ?* Quelle foule d'écrits impies ne voyons-nous pas inonder le monde chrétien ? Fut-il jamais de projet plus criminel que celui que forment les coupables auteurs , qui enfantent & qui répandent ces écrits ? Ils voudroient détruire , sur la surface de la

terre, toute espèce de religion. Ils représentent tous les cultes indistinctement, comme imaginés par des imposteurs, adoptés par les Princes pour affermir leur domination, & commander arbitrairement aux hommes.

C'est sur-tout la Religion Chrétienne que ces écrivains téméraires attaquent avec le plus d'acharnement. Ils trouvent sa morale trop incommode, trop austère, trop contraire à leurs penchans, à leurs passions : il n'est rien qu'ils n'imaginent pour la détruire. Discussions philosophiques, recherches historiques, romans, pièces de théâtre, tout leur sert d'occasion & de moyen pour combattre les preuves qui servent à établir la vérité de la Religion ; ils lancent des traits contre ses Dogmes & ses Préceptes ; ils en font l'objet continuel de leurs fatyres, de

leurs railleries, de leurs sarcasmes, & foulent aux pieds toute bienséance.

Dans le nombre des maîtres de l'incrédulité, il s'en est trouvé un qui surpasse les autres par la témérité & son aveugle fureur. Tout ce que l'impiété a vomi de plus horrible & de plus atroce, il le présente à ses lecteurs.

Son ouvrage, qui excite l'indignation de tous les gens de bien, a pour titre : *Histoire philosophique & politique des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes, &c.*

Nous avons déjà un grand nombre d'écrits destinés à nous instruire de l'histoire de ces deux vastes parties de notre globe. L'auteur de l'*Histoire politique* a rassemblé dans un seul corps tout ce qui se trouvoit épars dans un grand nombre de volu-

mes. Mais en exécutant ce projet, il affecte d'entremêler ses narrations & ses descriptions de réflexions & de digressions tout-à-fait étrangères à son sujet, & dictées par la haine implacable qu'il a vouée à la Religion, à ses Dogmes & à sa Morale. Il le fait même avec un dessein si marqué, qu'on diroit qu'il n'a pris le prétexte de son *Histoire*, que pour avoir occasion d'exhaler le poison de l'impiété dont son cœur est rempli.

Cet écrivain dont la témérité s'est accrue, & plus audacieux que la plupart de ceux qui ont attaqué la Religion, ne s'enveloppe plus dans les ténèbres pour lancer ses traits. Il leve le masque; il ne rougit point même de se nommer, & ce qui met le comble à l'étonnement, ou plutôt à l'indignation, il est ministre de ces mêmes Autels qu'il entreprend de renverser dans l'excès de sa fu-

reur. *Où jours, s'il en fut jamais, d'afflictions, d'insultes & de blasphèmes !*

A peine cet ouvrage est-il venu à la connoissance des magistrats, chargés de veiller à la conservation des mœurs autant qu'à la manutention des loix, qu'ils ont lancé les foudres de la justice, & prononcé contre l'auteur, les peines que sa coupable audace lui avoit justement méritées (a).

Nous avons cru devoir faire connoître, dans la forme ordinaire de nos Censures, le venin dont cet ouvrage est infecté. Puissent nos travaux être couronnés par le succès ! Puissent-ils raffermir la foi chancelante des foibles ! Puissent les forts y trouver de nouveaux motifs de persévérer !

On verra par les propositions extraites,

(a) Voyez l'Arrêt du Parlement du 25 mai 1781, ou la fin du Réquisitoire de M. Séguier.

que cet auteur foule aux pieds ce qu'il y a de plus sacré ; que les blasphèmes , la plus honteuse corruption , les forfaits les plus atroces ne sont plus des crimes pour lui. Il n'en connoît d'autre que de *professer la Religion Chrétienne , de chérir , honorer , respecter les Rois.*

Quelle impudence ! elle devroit suffire pour empêcher le ravage que pourroit faire la doctrine de l'auteur. Non il n'y a qu'un impie qui puisse sans indignation entendre appeler cent & cent fois la Religion Chrétienne , *la plus méprisable de toutes les superstitions.* Il n'y a qu'un homme entièrement corrompu qui puisse entendre , sans frémir , avancer des principes abominables qui détruisent les mœurs & renversent les loix ; enseigner que *l'adultère n'est point un crime si les loix ne le défendent* :

point ; que le libertinage doit non-seulement être toléré , mais érigé quelquefois en culte public. Il n'y a qu'un homme dépouillé des sentimens de la nature qui puisse applaudir à un écrivain , qui veuve anéantir l'amour filial , inspirer aux enfans une haine violente contre l'autorité paternelle , qui soulève les peuples , & les invite ouvertement à massacrer leurs Rois.

Mais tandis que nous sommes occupés à réfuter ces horreurs , quel bruit sinistre vient accroître nos chagrins !

La mort avoit mis fin aux Blasphèmes de cet écrivain (Voltaire), si vanté pour ses rares talens , si digne de blâme à cause de l'usage détestable qu'il en a fait , de cet homme fameux qui , à la face de toute l'Europe , consacra sans aucune pudeur , sans aucune retenue , sa vie entière à défendre & à pro-

pager l'impiecé. Philosophe téméraire & sans principes ; poète licentieux & dissolu ; historien sans critique & sans bonne-foi ; jaloux de poursuivre , de s'arroger toutes les sciences sans rien approfondir ; appliqué à dégrader tout genre de mérite qui lui faisoit ombrage ; obsédé de l'esprit d'orgueil & d'ambition , jusqu'à regarder l'Auteur de notre Foi comme un rival dont il envioit les triomphes & la gloire , c'est à la passion de dominer , de tout effacer , de devenir l'oracle & l'idole de son siècle , qu'il a prostitué pendant le cours d'une longue vie , ses talens & ses travaux. Il savoit combien le ridicule a de force sur la plupart des hommes , il n'a cessé de se servir de cette arme si puissante pour entraîner les esprits légers. Il n'ignoroit pas que le plus grand nombre des lecteurs est incapable de discussion , d'examen sérieux , de réflexion ;

que tout ce qui débarrasse des terreurs d'une religion gênante pour les passions, est reçu avec avidité, entraîne les applaudissemens. C'est pourquoi il assaisonne d'un badinage sacrilège les impiétés qu'il débite, il n'épargne point la satire la plus mordante ; s'il entreprend de renverser les Dogmes de notre Religion, il les défigure par le ridicule qu'il y jette. Enfin veut-il détruire la spiritualité de l'ame, les règles des mœurs, les récompenses & les peines de la vie future ? il n'a garde de recourir au raisonnement ; il prend le ton de la raillerie, de l'ironie, il persifle, il cherche à faire rire, il tourne tout en plaisanterie. Peu lui importe d'avancer des absurdités, d'être souvent en contradiction avec lui-même, de ne mériter aucune croyance, rien ne l'arrête, pourvu qu'il parvienne à se procurer des lecteurs. Enfin il arme contre la

Religion le libertinage le plus dissolu, la dépravation du cœur le plus corrompu.

Quels maux hélas ! n'ont point causés ces écrits impies & obscènes. Ils ont corrompu les mœurs ; beaucoup de familles leur doivent les malheurs qui les affligent. Plaise au Ciel d'en arrêter le cours !

Cependant on prépare une collection complète de ces ouvrages pernicioeux qui devroient être ensevelis dans les ténèbres les plus profondes. Le luxe des caractères, l'élégance du burin, la magnificence de l'art typographique, tout sera mis en œuvre pour l'embellir (a). On invite l'Europe entière à se la procurer. Ainsi on va rassembler en un seul corps toutes les productions éparées de cet écrivain impie, afin de réunir

(a) Voyez le Prospectus de l'édition des Œuvres de M. de Voltaire, avec les Caractères de Baskerville.

tout le poison ; afin que l'incrédulité y trouve des armes dans les traits lancés contre la Religion ; le libertinage , des attrait dans les peintures les plus obscènes ; l'esprit d'indépendance , un appui dans les maximes les plus propres à soulever contre l'autorité légitime.

C'est en exécutant ce projet qu'on prétend , *élever au plus beau génie de la littérature françoise , un monument digne de lui , de sa nation & de son siècle (a).*

Nous pouvons bien ici interpellier les auteurs de cette nouvelle édition & leur dire : Que vous a fait la Religion pour vouloir lui porter des coups plus funestes que les tyrans les plus cruels & les plus acharnés ? Que vous a fait votre patrie , pour en devenir les plus mortels fléaux , en répandant dans

(a) Voyez la page 6 de ce Prospectus.

sous les ordres de l'État, des principes & des maximes dont elle n'a déjà que trop éprouvé les déplorables effets; pour infecter la génération présente & en préparer une plus vicieuse encore? Vous devriez vous rappeler que, parmi ceux qui ont été frappés du glaive de la justice, ou qui ont attenté à leurs propres jours, plusieurs ont déclaré que leurs forfaits étoient une suite des principes qu'ils avoient puisés dans ces ouvrages, pour lesquels vous n'épargnez ni soins ni dépenses, aussi les magistrats les ont-ils voués à l'infamie & au supplice avec les malheureux qu'ils avoient pervertis (a).

Il n'est pas en notre pouvoir d'opposer une digue au torrent de l'impiété qui se répand de tout côté. Mais comme *ministres*

(a) Voyez l'Arrêt de la cour du Parlement de Paris, du 4 juin 1766.

des Autels & comme citoyens, nous pouvons & nous devons gémir sur les dangers qui menacent la Religion & la Patrie, faire entendre nos vœux & nos prières. Puissent-elles épargner de nouveaux outrages à cette Religion sainte à qui l'Empire François doit sa principale gloire ! Puissent-elles éloigner de ce Royaume des maux qui deviendront bientôt incurables, s'ils ne sont efficacement arrêtés !



CENSURE



C E N S U R E

DE LA FACULTÉ

DE THÉOLOGIE

DE PARIS,

*Contre l'HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET
POLITIQUE, &c.*



ARTICLE PREMIER.

De l'homme & de la loi naturelle.

PREMIERE PROPOSITION (a).

LES Quadrupèdes sociables relégués dans des climats inhabités & contraires à leur multiplication, se sont trouvés par-tout isolés,

(a) In-4to. T. IV. p. 62. — T. VIII. in-8vo. p. 118.

incapables de se réunir en communauté & d'étendre leurs connoissances; & l'homme qui les a réduits à cet état précaire, s'applaudit de la dégradation où il les a plongés, pour se croire d'une nature supérieure, & s'attribuer une intelligence qui forme une barrière éternelle entre son espèce & toutes les autres.

II (a).

L'homme . . . ne doit-il pas principalement à cet avantage de son organisation la supériorité de son espèce sur toutes les autres? Ce n'est point par ce qu'il lève les yeux au ciel, comme tous les oiseaux, qu'il est le roi des animaux; c'est parce qu'il est armé d'une main souple, flexible, industrieuse, terrible & secourable. Sa main est son sceptre.

III (b).

Pour expliquer l'énigme de son existence, de son bonheur & de son malheur, il (l'homme) inventa différens systèmes également absurdes, il peupla l'univers d'intelligences bonnes & malfaisantes; & telle fut

(a) In-4to. T. IV. p. 62.—T. VIII. in-8vo. p. 119, 120.

(b) In-4to. T. IV. p. 462.—T. X. in-8vo. p. 3.

L'origine du Polithéisme, la plus ancienne & la plus générale de toutes les Religions. Du Polithéisme, naquit le Manichéisme...., le Manichéisme simplifié engendra le Déisme, & au milieu de ces opinions diverses, il s'éleva une classe d'hommes médiateurs entre le ciel & la terre.

IV (a).

L'étude de la nature & la méditation auront insensiblement diminué le nombre de ces êtres (que l'homme adoroit), & l'esprit humain se sera élevé de l'idolâtrie au Théisme.

V (b).

Cependant on voyoit souvent l'homme de bien dans la souffrance, le méchant, l'impie même dans la prospérité, & l'on imagina la doctrine de l'immortalité....., mais l'homme en devint-il meilleur? C'est un problème. Ce qui est sûr, c'est que depuis l'instant de sa naissance jusqu'au moment de sa mort, il fut tourmenté par la crainte des puissances invisibles, & réduit à une condition beaucoup plus fâcheuse que celle dont il avoit joui.

(a) In-4to. T. II. p. 334.—T. IV. in-8vo p. 410.

(b) Id-4to. T. IV. p. 462, 463.—T. X. in-8vo. p. 4.

V I (a).

L'unité de Dieu : sublime & puissante idée que toutes les Religions doivent à la Philosophie, & non au Judaïsme comme on l'imagine.

V I I (b).

La douleur & le plaisir sont la source de tous les cultes, comme l'origine de toutes les idées.

V I I I (c).

La Religion, les loix, les échafauds, ces dignes par-tout élevées pour garantir les usurpations anciennes contre les usurpations nouvelles, étoient inutiles à des hommes qui ne suivoient que la nature.

C E N S U R E.

La raison que l'homme apporte en naissant, l'unit intimement à la Divinité, & lui donne, avec elle, une espèce de ressemblance. Il diffère des animaux par l'entendement, la liberté, le sentiment moral, l'aptitude à la société, l'organe de la parole, le pouvoir presque illimité d'acquiescer sans cesse de nou-

(a) In-4to. T. I. p. 304.—T. II. in-8vo. p. 86.

(b) In-4to. T. I. p. 32.—T. I. in-8vo. p. 62.

(c) In-4to. T. III. p. 20.—T. V. in-8vo. p. 252.

veaux degrés de perfection ; il les surpasse aussi par la forme de son corps, qui le rend propre à exercer tous les arts. Ces regards tournés vers le ciel, ce front où se peint la fierté du commandement, tout annonce la supériorité de la nature (a). Les Sages du Paganisme eux-mêmes ont reconnu ces vérités, ils les ont fait envisager à l'homme, pour l'encourager à cultiver les sciences & la vertu ; ils y joignoient l'espoir de l'immortalité, & par-là vouloient lui apprendre à mépriser des plaisirs vains & passagers (b).

La Religion nous dit plus clairement que l'homme a été fait à l'image & à la ressemblance de Dieu (c). En mettant sous nos yeux une origine aussi glorieuse, elle nous anime plus fortement à la pratique des vertus les

(a). Tous les animaux furent courbés vers la terre qui les nourrit, l'homme seul reçut une démarche noble, & fut en quelque sorte invité à porter ses regards vers le ciel, comme vers le lieu de son domicile. ... (Cic. des Loix. liv. 1.)

Tous les animaux sont courbés vers la terre, l'homme seul marche la tête élevée, lui seul a reçu l'ordre de contempler les cieux. OVIDE.

(b) Si l'âme devoit périr, verroit-on l'homme de bien s'élancer sans cesse vers l'immortalité ? (Cic. de la Vieillesse.)

Tout homme qui rentrera en lui-même, y découvrira des traces de la Divinité. ... & ne se permettra que des sentimens, que des actions qui répondent à la dignité de son être. (Cic. des Loix. liv. 1.)

(c) Genes. c. 1. v. 25.

plus pénibles & les plus sublimes. Voilà les encouragemens précieux que veulent nous ôter quelques sophistes impies, dont la doctrine ne met aucune distinction entre l'homme & les bêtes.

Ce poison de l'impiété se trouve dans les propositions précédentes, où l'on affirme que „ l'homme s'applaudit de la dégradation où il a plongé les animaux, pour se „ croire d'une nature supérieure, & s'attribuer une intelligence qui forme une barrière éternelle entre son espèce & toutes „ les autres.... tandis qu'il doit principalement à l'avantage de son organisation „ cette supériorité „.

1^o. L'auteur nous y peint la doctrine de l'immortalité de l'âme comme un système chimérique. Il ose traiter de vaines conjectures les preuves les plus invincibles de cette doctrine, que l'on tire des malheurs du juste & de la prospérité du méchant, qui sous un Dieu dont la justice est infinie, exigent un autre ordre de choses où chacun sera récompensé selon ses œuvres..... Il demande „ si l'espoir de l'immortalité a rendu l'homme „ meilleur „, comme s'il n'étoit pas certain que souvent il ne peut avoir d'autre motif pour s'acquitter de ses devoirs. Il ne doute pas que „ cette croyance ne l'ait „ réduit à une condition beaucoup plus fa-

» cheuse, en le tourmentant par la crainte » te ». Mais cette crainte ne tourmente que les méchans, tandis que les gens de bien sont consolés par l'attente d'une vie plus heureuse. L'auteur veut donc ravir à la vertu l'espoir assuré d'une récompense, & détruire parmi les méchans la crainte de tout châtement.

II°. Un des privilèges attachés à notre nature & le plus glorieux au jugement même des Païens, c'est que parmi les animaux, l'homme est le seul qui ait quelque connoissance de la Divinité. De là naît une liaison intime avec Dieu. Le culte que nous lui rendons, est un devoir que la raison nous impose envers le Créateur & le Maître de toutes choses, dans lequel nous vivons, nous agissons & nous sommes (a). La Majesté divine exige notre adoration & notre obéissance; sa bonté, notre amour, notre reconnaissance & notre fidélité. Sa puissance nous porte à la crainte; sa sainteté à la pratique des vertus. L'ame pénétrée de ces sentimens envers Dieu, brûle de les manifester au-dehors. De là naît le culte extérieur que nous devons rendre à la Divinité. La Religion devient un hommage public, les hom-

(a) Act. c. 17.

mes s'animent à la vertu par leurs exemples mutuels, & en adorant en commun le vengeur terrible des droits de la société, chacun se pénètre pour eux, d'un nouveau respect.

Or, ce culte intérieur & extérieur, qui a pour fondement la nature de Dieu & celle de l'homme, l'auteur veut l'anéantir, soit en disant „ que la douleur & le plaisir sont „ la source de tous les cultes „, soit en traitant la Religion, les loix, les échafauds „ de „ dignes, par-tout élevées pour garantir les „ usurpations.... & inutiles à des hommes „ qui ne suivent que la nature „.

III^e. Enfin, ce qu'il ajoute que l'homme „ pour expliquer l'énigme de son existence „ de son bonheur & de son malheur, inventa „ différens systèmes également absurdes „ qu'il peupla l'univers d'intelligences bonnes & mal-faisantes ; que telle fut l'origine „ du Polithéisme, la plus ancienne & la plus „ générale de toutes les Religions ; que du „ Polithéisme naquit le Manichéisme.... „ que par l'étude de la nature & la méditation „ l'esprit humain s'éleva de l'Idolâtrie au Théisme..... Que toutes les Religions „ doivent à la Philosophie & non „ au Judaïsme, comme on l'imagine, l'idée „ sublime de l'unité de Dieu „.

Ces propositions sont fausses à tous égards,

avancées par haine contre la révélation, & même contre la loi naturelle.

1°. La Religion, qui nous propose l'adoration d'un seul Dieu, est née en même-tems que l'univers. En effet, Dieu pouvoit-il créer l'homme pour errer au hasard, pour être le jouet innocent d'opinions vaines & ridicules? Ainsi, la raison seule nous démontre que la connoissance du Créateur est convenable & même due à un être intelligent. Mais l'Écrivain sacré, qui nous fait connoître l'origine des choses, nous apprend aussi que les premiers Pères du genre humain furent destinés à une fin surnaturelle, & imbus de la connoissance sublime d'un seul Dieu. Ils furent chargés d'instruire leurs enfans de ces vérités, & elles seroient passées sans altération à leurs descendans, si l'aveuglement des passions n'eût précipité les hommes dans l'Idolâtrie.

2°. L'auteur montre toute sa haine contre la révélation, lorsqu'il soutient que » l'idée » de l'unité de Dieu est due à la Philosophie », qu'il prétend être la source où toutes les Religions l'ont puisée. Les lumières de la raison, l'étude de la nature, avoient suffi pour conduire les Sages du Paganisme à la connoissance d'un seul Dieu; mais en firent-ils un point de dogme pour les Religions établies de leurs tems? On les

vit au contraire fréquenter les temples des idoles, & participer aux cérémonies superstitieuses (a). Parmi toutes les nations anciennes, vous ne trouverez que les Juifs qui aient solennellement admis l'unité d'un Dieu. Le reste de l'univers étoit enveloppé des ténèbres de l'idolâtrie. C'est la Religion Chrétienne qui l'a ramené au culte d'un seul Dieu. Cette Religion & celle des Juifs ont reçu cette doctrine de Dieu même, & non pas de la Philosophie, comme l'auteur l'affirme avec autant d'impiété que d'extravagance.

3°. Supposer que l'homme est créé sans avoir aucune connoissance certaine de ce qui est relatif à sa nature ; qu'il ne sait pourquoi il existe, de quel être il a reçu la vie, à quel fin il est destiné ; le supposer enfin entraîné par la nécessité dans les opinions les plus ridicules & les plus insensées, n'est-ce pas méconnoître la divine Providence dans l'ordre moral ?

C'est pourquoi la Faculté condamne ces propositions *sur l'homme & la loi naturelle*,

(a) (Les Philosophes) ayant connu Dieu, ne l'ont point glorifié comme Dieu. Mais ils se sont égarés dans leurs vains raisonnemens.... & ils ont transféré l'honneur qui n'est dû qu'au Dieu incorruptible, à l'image d'un homme corruptible, & à des figures d'oiseaux, de quadrupèdes & de serpens. (*I. Éptre aux Romains, chap. 1. v. 21, 23.*)

comme respectivement fausses , absurdes , blasphématoires envers la Providence , injurieuses pour l'homme , qu'elles rabaissent à la condition des brutes , anéantissant la croyance de l'immortalité , destructives de toute Religion , même naturelle , enseignant le Matérialisme.

A R T I C L E II.

De la Religion révélée.

T I T R E I.

De la Religion Juive.

IX (a).

QUELQUES-UNS (des législateurs) ont fait descendre du ciel le droit de commander ; & c'est ainsi que s'est établie la Théocratie ou le Despotisme sacré , la plus cruelle & la plus immorale des législations : celle où l'homme orgueilleux , mal-faisant ,

(a) In-4to. T. IV. p. 463.—T. X. in-8vo. p. 4, 5.

intéressé, vicieux avec impunité, commande à l'homme de la part de Dieu ; où il n'y a de juste que ce qui lui plaît, d'injuste que ce qui lui déplaît, ou à l'Être-Suprême avec qui il est en commerce, & qu'il fait parler au gré de ses passions ; où c'est un crime d'examiner ses ordres, une impiété de s'y opposer ; où des révélations contradictoires sont mises à la place de la conscience & de la raison réduites au silence par des prodiges ou des forfaits.

Si ce Gouvernement eut dans la Palestine une origine plus sublime, il n'y fut pas plus exempt qu'ailleurs des calamités qui en paroissent une suite inévitable.

X (a).

Un homme d'un profond génie & d'un caractère implacable, quoiqu'il soit appelé dans l'histoire le plus doux des humains, affranchit les Hébreux de l'esclavage par des prodiges, & se sert de l'autorité du ciel, au nom duquel il les opère, pour étouffer en eux tout sentiment de commiseration. Les peuples sont impitoyablement exterminés, les hommes, les femmes, les enfans, les nouveaux-nés, ceux qui sont encore dans le sein de la mère, les animaux.

(*) In-4-to. T. IV. p. 473, 474. — T. X. in-8vo. p. 25.

mêmes sont massacrés. Les fautes de la nation qu'il conduit sont cruellement châtiées. Le moindre signe de révolte, le plus léger murmure enfonce le glaive dans la gorge du coupable, ou entr'ouvre des gouffres sous ses pieds. Ce n'est jamais lui, c'est toujours Dieu qui se venge. Il plonge le peuple dans la misère, en le dépouillant du peu d'or qu'il possède. Il laisse en mourant des chefs animés de son esprit. Il avoit préparé par la terreur & la stupidité le Gouvernement Théocratique, auquel succéda le Gouvernement Monarchique, si l'on peut donner ce nom à une constitution sous laquelle des Rois tyrans de leurs sujets, sont les esclaves du Sacerdoce. Cette singulière nation garde son caractère primitif sous les vicissitudes de sa destinée. Le Juif vaincu, subjugué, dispersé, haï, méprisé, reste juif. Avec ses annales sous son bras, il promène la Palestine dans tous les climats. Quelle que soit la région qu'il habite, il vit dans l'attente d'un libérateur, & meurt les regards attachés sur son ancien temple.

XI (a).

Le Dieu des Juifs, colère, jaloux, vin-

(a) In-4to. T. I. p. 304.—T. II. in-8vo. p. 86.

dicatif, ne fut qu'un Dieu local, tel que ceux des autres nations.

C E N S U R E.

L'homme s'étoit forgé des Dieux, il avoit oublié son Créateur, il ne connoissoit plus l'Être-Suprême, & la plus affreuse superstition étoit le culte universel. Alors le Tout-Puissant résolut d'accorder à la terre une nouvelle révélation, & de ne plus confier ce dépôt sacré à la *tradition orale*, mais d'en immortaliser le souvenir par des écrits publics, monumens plus capables de survivre aux siècles; il voulut même, par une providence spéciale, qu'un peuple entier, que ce peuple qu'il avoit adopté & qu'il devoit gouverner, fût un témoin toujours vivant de cette révélation.

Moyse, choisi pour être l'interprète de cette nouvelle révélation, le Ministre de ce nouveau Gouvernement, prouve la divinité de sa mission par des miracles éclatans & à l'épreuve de l'incrédulité. Et quel autre, en effet, que l'envoyé d'un Dieu pouvoit, à son gré, couvrir de plaies l'Égypte entière, diviser la mer, en suspendre les flots, ouvrir au milieu d'eux un passage aux Israélites? Quel autre pouvoit faire tomber du ciel la rosée qui nourrit tant de milliers d'hommes dans le désert, faire for-

tir d'un rocher aride des eaux assez abondantes pour désaltérer une multitude infinie d'hommes & d'animaux, opposer avec succès un serpent d'airain aux maux qu'avoient causé plusieurs de ces animaux terribles dont la morsure brûloit comme le feu ? Quel autre enfin pouvoit opérer toutes les merveilles consignées dans le Pentatheuque ?

Environné de l'éclat de ces prodiges, Moïse établit la Théocratie ; il déclare aux Hébreux, que Dieu veut non-seulement leur donner un code religieux, mais encore être leur Roi, & gouverner leur République. Il est toujours l'interprète de la Divinité : c'est en son nom qu'il parle, c'est en son nom qu'il commande ou qu'il défend, qu'il récompense ou qu'il punit.

La loi à laquelle les Hébreux doivent être soumis, est promulguée par le Très-Haut au milieu de l'appareil terrible des éclairs & du tonnerre : les châtimens les plus sévères lui impriment une sanction durable ; les rebelles sont frappés de plaies subites, ou la terre entr'ouverte sous leurs pieds, les engloutit.

C'est cette législation divine, appuyée sur les miracles les plus éclatans, que l'auteur veut attaquer, lorsqu'il appelle en général la Théocratie » un despotisme sacré, » la plus cruelle & la plus immorale de tou-

„ tes les législations; celle où l'homme orgueilleux, mal-faisant, intéressé, vicieux avec impunité, commande à l'homme de la part de Dieu..... où des révélations contradictoires sont mises à la place de la conscience & de la raison réduites au silence „

Et en effet, il ajoute aussitôt „ que ce Gouvernement en Palestine ne fut pas plus exempt qu'ailleurs des calamités qui en paroissent une suite inévitable „

Et quelques pages plus bas , il dit que „ Moïse avoit préparé, par la terreur & la stupidité, le Gouvernement Théocratique..... que cet homme, d'un caractère implacable, se servit de l'autorité du ciel pour étouffer tout sentiment de commisération; que les fautes de la nation qu'il conduisoit furent cruellement châtiées; que le moindre signe de révolte enfonçoit le glaive dans la gorge du coupable, ou entr'ouvroit des gouffres sous ses pieds „

Mais Dieu lui-même soulevoit les éléments contre les Hébreux rebelles; c'est donc Dieu que l'auteur outrage ici, & non pas seulement Moïse, qui ne fut que l'interprète de ses volontés.

Et en effet, Dieu avoit défendu de *laisser la vie à aucun des habitans des villes*
des

des Cananéens, dévouées à l'anathème (a). Une sévérité pareille, suggérée par une vengeance purement humaine, eût dû paroître atroce ; commandée par le Tout-Puissant, elle fut un devoir. Qui oseroit refuser au Souverain Maître de l'univers, à l'Arbitre suprême de la vie & de la mort, le droit de punir une nation obstinée dans ses crimes, & d'ordonner à ceux qu'il choisit pour être les ministres de ses vengeances, de détruire par le fer, ceux qu'il peut anéantir de mille autres manières, & de n'épargner ni les hommes, ni les femmes, ni les enfans, ni les nouveaux-nés, ni même les animaux. Les Hébreux se seroient rendus coupables par une commisération déplacée envers une nation que Dieu avoit dévouée à la mort, tant pour punir des crimes dignes des plus affreux supplices (b), que pour éloigner d'un peuple difficile à conduire & enclin à la superstition, le danger toujours subsistant de la corruption (c).

(a) Deut. c. 20 v. 16.

(b) Vous aviez en horreur (Seigneur) ces anciens habitans de votre Terre-Sainte..... parce qu'ils tuoient sans compassion leurs propres enfans, qu'ils mangeoient les entrailles des hommes & qu'ils dévoroient le sang.... & vous les avez voulu perdre par les mains de nos pères.... (*La Sagesse, chap. 12. v. 3, 5, 6.*)

(c) Vous les ferez tous passer au fil de l'épée....

C.

Mais Dieu ne commande à son peuple cette terrible sévérité qu'envers des nations abominables, qui étoient *une race maudite* : à l'égard des autres, il établit des loix qui prescrivoient, dans la guerre, une modération qu'on ne connoissoit point alors (a).

Les fautes des Juifs sont, il est vrai, punies rigoureusement. Mais ce peuple, impatient du joug, ne plioit que sous la discipline la plus sévère. Des cœurs vils, qui ne pouvoient être aiguillonnés que par des récompenses temporelles, devoient être effrayés par des châtimens. Encore ces châtimens terribles, qui sans cesse menaçoient les coupables, ne purent jamais contenir ce peuple indocile. On voit souvent les Juifs se révolter contre les Ministres du Dieu qui les gouvernoit, & quelquefois recourir à des Dieux étrangers.

Ce n'étoit point assez pour l'auteur d'avoir taxé d'inhumanité, & cherché à flétrir le gouvernement que Moïse établit par l'or-

comme le Seigneur votre Dieu vous l'a commandé ; de peur qu'ils ne vous apprennent à commettre toutes les abominations qu'ils ont commises eux-mêmes dans le culte de leurs Dieux, & que vous ne péchiez contre le Seigneur votre Dieu. (*Deut. c. 20. v. 17, 18.*)

(a) Quand vous vous approcherez d'une Ville pour l'alléger, d'abord vous lui offrirez la paix..... Vous n'abattrez point les arbres qui portent du fruit dont on peut manger, &c. (*Deuter. chap. 20. v. 10, 19.*)

dre de Dieu ; il ajoute que » le Dieu des
 » Juifs, colère, jaloux, vindicatif, ne fut
 » qu'un Dieu local, tel que ceux des autres
 » nations ». C'est ainsi qu'il blasphème le
 vrai Dieu, qui lui-même s'est fait connoître
 aux Juifs pour le Créateur de l'univers, le
 seul qui eût droit à nos hommages.

3. Lorsque l'auteur remarque que
 » Juif vaincu, subjugué, dispersé, haï, mé-
 » prisé, reste Juif; qu'avec les annales sous
 » son bras, il promène la Palestine dans
 » tous les pays, qu'il vit dans l'attente d'un
 » libérateur » ; il paroît ne reconnoître,
 dans ces destinées du Juif, qu'une suite pu-
 rement naturelle de son caractère national;
 tandis qu'il en résulte un argument invin-
 cible en faveur de la Religion Chrétienne.
 Les Juifs nous montrent, dans leurs Écri-
 tures, les oracles des Prophètes qui annon-
 çoient le Messie qu'ils ont méconnu : ils sont
 donc pour nous des témoins dont la vérité
 ne peut être suspecte (a).

(a) Par une providence spéciale, Dieu a voulu que les
 Juifs conservassent le dépôt des livres qui servent de
 fondement à notre foi : si nous les tirions des archives
 de l'Eglise, ce seroit une occasion pour nos ennemis de
 nous accuser de les avoir ou supposés ou falsifiés, c'est
 dans leur Synagogue que nous allons les chercher. (*S. Jus-
 tin, exhort. aux Grecs*).

Les Juifs n'existent plus que pour porter nos livres

T I T R E I I.

De Jésus-Christ.

XII (a).

DAns une bourgade obscure de la Judée, au fond de l'atelier d'un pauvre charpentier, s'élevait un homme d'un caractère austère. L'hypocrisie des Prêtres de son temps révoltoit sa candeur. Il avoit reconnu la vanité des cérémonies légales & le vice des expiations. A l'âge de trente ans ce vertueux personnage quitte les instrumens de son métier & se met à prêcher ses opinions. La populace des bourgs & des campagnes s'attroupe autour de lui, l'écoute & le suit. Il s'affoie un petit nombre de coopérateurs ignorans, pusillanimes & tirés des conditions

à leur confusion.... Comment excuser leur opiniâtreté ? afin qu'ils ne disent pas que nous avons composé ces livres pour adapter aux Prophéties l'Évangile que nous annonçons, tous les oracles qui ont prédit Jésus sont entre leurs mains.... Les Juifs portent les livres qui servent de base à la foi du Chrétien. Ils sont nos archivistes. Semblables à ces esclaves qui portent des livres derrière leurs maîtres, ils les portent & ne savent point y lire, les autres les lisent & en profitent. (*S. Aug. sur le psaume 56.*)

(a) In-4to. T. IV. p. 524.—T. X. in-8vo. p. 123, 124.

abjectes. Il erre quelque-tems autour de la capitale, il ose enfin s'y montrer. Un des siens le trahit, un autre le renie. Il est pris, accusé de blasphème & supplicié entre deux voleurs,...

C E N S U R E.

L'auteur, dans cette proposition, veut nous peindre Jésus-Christ. Mais qui reconnoîtroit ce divin fondateur de la Religion Chrétienne, aux traits sous lesquels il nous le représente? Il a formé le dessein sacrilège de rejeter tous les caractères de divinité qui brillent dans sa personne adorable, afin qu'on le mette au nombre des imposteurs qui ont établi de fausses Religions sur la terre.

Sans doute nous n'eussions jamais adoré le Fils du Dieu vivant, dans un enfant né dans une petite bourgade de la Judée, nourri dans la boutique d'un pauvre artisan. Cet état abject que le Verbe divin, par amour pour nous, avoit choisi en revêtant notre foible nature, les misères de sa vie, l'opprobre de sa mort, eussent été un scandale pour nous, si, par les miracles les plus éclatans, il ne se fût pas montré le Dieu de l'univers; mais alors cette foiblesse humaine sous laquelle il se cache, ces langes qui le couvrent & qui le voilent à nos regards, lui donnent un nouveau droit à nos hom-

magés. Tout ce que la vie de J. C. paroît offrir de bas & de rampant, tout ce qui, suivant l'expression du Prophète, semble plutôt convenir à un *vet de terre* qu'à un *homme* (a), c'est cela seul que cet écrivain présente à ses lecteurs. Il ne loue, dans notre divin Maître, que *la candeur de son ame*, *l'austérité de ses mœurs*, qualités qui peuvent convenir à un enthousiaste : selon lui, ce seroit par une suite de réflexions que J. C. découvrit la *vanité* des cérémonies légales : tandis qu'il en étoit le *terme*, & qu'elles sont appelées de *stériles élémens*, parce qu'elles étoient comme les ombres qui avoient précédé la lumière qu'il devoit apporter dans le monde. Cette Doctrine céleste, que J. C. avoit puisée dans le sein de son Père, il la range dans la classe des *opinions*, & bientôt après il dira *qu'elle révolte la raison*, & *qu'elle est insociable dans ses conseils* (b).

Son but est de détruire la divinité de J. C., & rien ne voile ici ce projet sacrilège. Il garde le plus profond silence sur les oracles des Prophètes qui ont annoncé sa venue, sur les prodiges qui ont signalé sa naissance, sur cette sagesse surprenante qu'il montra

(a) Pl. 21.

(b) Voyez la XIII^{me} Proposition.

dès son enfance (a), sur les miracles qu'il opéra pour attester sa divinité (b), enfin sur ces révolutions terribles de la nature, qui firent reconnoître en lui le Fils de Dieu mourant sur la croix (c).

Cet homme, ajoute-t-il, parvenu à l'âge de trente ans, quitte les instrumens de son métier; il erre dans les bourgs & les villages, avant d'entrer dans la capitale. Ainsi, il nous représente J. C. suivant la trace de tous les imposteurs, cherchant à s'emparer de l'esprit de la plus vile populace pour répandre impunément ses opinions; tandis que cette prédilection pour les petits fut une

(a) Et lorsqu'il fut âgé de douze ans, l'enfant Jésus demeura à Jérusalem. Trois jours après ils le trouvèrent dans le Temple assis au milieu des Docteurs, les écoutant & les interrogeant; & tous ceux qui l'écoutoient étoient ravis en admiration de sa sagesse & de ses réponses. (S. Luc. c. 2. v. 42, 46, 47.)

(b) Pourquoi dites-vous que je blasphème? moi, que mon Père a sanctifié & envoyé dans le monde, parce que j'ai dit que je suis le Fils de Dieu. Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez pas. Mais si je les fais, quand vous ne me voudriez pas croire, croyez à mes œuvres, afin que vous connoissiez, & que vous croyiez que mon Père est en moi, & moi dans mon Père. (S. Jean. c. 10. v. 36, 37, 38.)

(c) Le Centenier & ceux qui étoient avec lui pour garder Jésus, ayant vu le tremblement de terre & tout ce qui se passoit, furent saisis d'une extrême crainte, & dirent: Cet homme étoit vraiment Fils de Dieu. (Math. c. 27. v. 54.)

suite des desseins adorables de la Providence, qui a voulu sur-tout instruire ceux que les Philosophes méprisent, & jugent indignes d'écouter les leçons de la sagesse (a).

III. Ainsi, l'auteur blasphème contre ce grand mystère d'amour, qui s'est fait voir dans la chair, a été justifié par l'esprit, a été manifesté aux Anges, prêché aux nations, cru dans le monde, reçu dans la gloire (b) ; & par le plus grand des attentats, il insulte celui, au nom duquel tout genou doit fléchir dans le Ciel, sur la terre & dans les enfers (c).

T I T R E I I I.

De l'établissement de la Religion Chrétienne.

XIII (d).

Après sa mort (de Jésus-Christ) ses Disciples paroissent sur les places publiques, dans

(a) Alors Jésus dit ces paroles : Je vous rends gloire, mon Père, Seigneur du Ciel & de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages & aux prudens, & que vous les avez révélées aux simples & aux petits. Oui, mon Père, je vous en rends gloire, parce qu'il vous a ainsi plu. (*Matth. c. 11. v. 25, 26.*)

(b) I. Timoth. c. 3. v. 16.

(c) Philipp. c. 2. v. 10.

(d) In-4to. T. IV. p. 524. — T. X. in-8vo. p. 124.

les grandes Villes, à Antioche, à Alexandrie, à Rome. Ils annoncent aux Barbares & aux Peuples policés, dans Athènes, à Corinthe, la Résurrection de leur Maître : par-tout on croit à une Doctrine qui révolte la raison ; par-tout des hommes corrompus embrassent une Morale austère dans ses principes, insociable dans ses conseils. La persécution s'élève ; les Prédicateurs & leurs Prosélytes sont emprisonnés, flagellés & égorgés : plus on verse de sang, plus la secte s'étend : en moins de trois siècles les Temples de l'Idolâtrie sont renversés ou déserts ; & malgré les haines, les hérésies, les schismes, les querelles sanglantes qui ont déchiré le Christianisme depuis son origine, jusqu'à nos derniers tems, il ne reste presque d'autres Autels élevés, qu'à l'Homme-Dieu, mort sur une croix.

XIV (a).

Il n'étoit pas difficile de démontrer aux Païens l'absurdité de leur culte, & dans toutes les disputes en général, dans celles de Religion en particulier, si l'on parvient à prouver à son adversaire qu'il se trompe, il en conclut aussi-tôt que vous avez raison. La Providence qui tend à ses fins par toutes sortes de moyens, voulut que cette mau-

(a) In 4to. T. IV. p. 524, 525.—T. X. in-8vo. p. 125.

vaïse logique conduisit les hommes dans les voies du salut.

X V (a).

Le Christianisme succéda au Judaïsme , l'asservissement d'une République , maîtresse du Monde , à des monstres de tyrannie , la misère effroyable que le luxe d'une cour & la solde des armées répandirent dans un vaste Empire , sous le règne des Nérons , les interruptions successives des Barbares.... Tous ces maux physiques avoient préparé les esprits à une nouvelle Religion , & les révolutions de la République en devoient amener une dans le Culte : on ne voyoit plus dans le Paganisme vieilli que les fables de son enfance , l'ineptie ou la méchanceté de ses Dieux , l'avarice de ses Prêtres , l'infamie & les vices des Rois qui soutenoient ces Dieux & ces Prêtres. Alors le peuple qui ne connoissoit que des tyrans sur la terre , chercha son asyle dans le Ciel ; le Christianisme vint le consoler & lui apprendre à souffrir.

X V I (b).

Il (le Christianisme) gagna de proche en proche , il parvint jusqu'à l'oreille des Em-

(a) In-4to. T. IV. p. 463 , 464. — T. X. in-8vo. p. 5 , 6.

(b) In-4to. T. IV. p. 464. — T. X. in-8vo. p. 7 , 8.

perceurs ; les uns le tolérèrent par mépris , par crainte , par intérêt ou par humanité , les autres le persécutèrent ; la persécution hâta les progrès que la tolérance lui avoit ouverts : le silence & la proscription , la clémence & la rigueur , tout lui devint utile ; la liberté , naturelle à l'esprit humain , le fit adopter à sa naissance , comme elle l'a fait souvent rejeter dans sa vieillesse : cette indépendance , moins amoureuse de la vérité que de la nouveauté , devoit lui donner des Sectateurs , quand même il n'auroit pas eu tous les caractères propres à le faire respecter (a).

XVII (b).

Le Paganisme démasqué par la Philosophie & décrié par les Pères de l'Eglise , avec des Temples assez nombreux , mais des Prêtres qui n'étoient pas riches , croula de jour en jour , & céda sa place au nouveau Culte. Celui-ci pénétra dans le cœur des femmes par la dévotion qui s'unit si bien à la tendresse , & dans l'esprit des enfans qui aiment les prodiges & la morale même la plus sévère :

(a) Les Propositions déjà extraites , & celles qui le seront encore , montrent que l'auteur est bien éloigné d'admettre dans la Religion Chrétienne des caractères propres à la faire respecter.

(b) In-4to. T. IV. p. 463. — T. X. in-8vo. p. 8.

c'est par-là qu'il entra dans les Cours, où tout ce qui peut devenir passion est sûr de trouver accès. Un Prince qui, baigné dans le sang de sa famille, s'étoit comme endormi, dans des bras impurs; ce Prince qui avoit de grands crimes & de grandes foiblesses à expier embrassa le Christianisme, qui lui pardonnoit tout en faveur de son zèle, & auquel il donna tout pour être délivré de ses remords.

XVIII (a).

Ce nouveau Culte (le Christianisme) trouva dans l'oppression des Japonois le germe le plus fécond du Prosélitisme. On écouta des Missionnaires qui prêchoient une Religion de souffrances :..... on se feroit fait Chrétien au Japon seulement par haine du Prince.

C E N S U R E.

Les Apôtres annoncent, avec courage, la Résurrection d'un Maître qu'ils avoient abandonné pendant sa vie ; ils persuadent au Monde entier d'embrasser une Religion remplie de mystères, une Morale sévère ; les Martyrs montrent une constance inébranlable ; la Foi se conserve dans toute sa pureté au milieu des schismes & des hérésies.

(a) In-4to. T. I. p. 167.—T. I. in-8vo. p. 325, 326.

Ces suites de la mort de Jésus-Christ, que l'auteur lui-même rapporte, ne montrent-elles pas évidemment la main de Dieu dans l'établissement de la Religion Chrétienne. Sans doute, lui seul a pu choisir *les foibles & les insensés (a)*, selon le Monde, pour en confondre l'orgueil, envoyer, avec succès, des hommes sans naissance & sans lettres, prêcher au Monde & à ses Sages. Celui qui dispose tout à son gré, qui tient dans sa main le cœur des mortels, pouvoit seul changer des hommes souillés de tous les vices. Si les Apôtres & les Martyrs affrontèrent avec intrépidité les tourmens les plus cruels, la rage des tyrans les plus féroces, c'est parce qu'ils avoient reçu *la force d'en haut (b)*. Enfin, la Foi toujours subsistante, n'est-elle pas une preuve que l'Esprit-Saint, selon la promesse de Jésus-Christ lui-même, défendra toujours l'Eglise contre les attaques de ses ennemis.

C'est en vain que l'auteur veut affoiblir tant de preuves éclatantes de la sagesse & de la puissance de Dieu dans l'établissement de la Religion Chrétienne. Ses efforts ne prouvent que son impiété.

1°. Il prétend que des pertes successives,

(a) S. Aug. de Civit. Dei. lib. 22. c. 5.

(b) Lucæ. c. 24. v. 49.

des guerres intestines, la foiblesse de l'Empire, devoient amener une révolution dans le Culte, que les maux de toute espèce qui accabloient les peuples, avoient préparé les esprits à une Religion qui consolait les infortunés, & les soutenoit par l'espérance des récompenses dans une autre vie.

Remarquons d'abord que cet auteur n'est jamais d'accord avec lui-même. Ici, il avoue que la Religion Chrétienne offre aux malheureux des consolations; bientôt nous le verrons soutenir, qu'elle est ennemie du bonheur de l'homme.

Sans doute, il n'est point de chagrins cuisans dont la Religion Chrétienne ne puisse adoucir l'amertume : mais cela seul a-t-il pu suffire pour la faire admettre? Les Philosophes avoient enseigné à supporter la douleur avec courage; leurs leçons avoient eu peu de succès; celles de la Religion Chrétienne n'ont donc fructifié qu'avec la grâce du Tout-Puissant, qui seul a pu inspirer à tant d'hommes la patience que nous admirons en eux.

De plus, la Foi étant une pleine conviction des choses qu'on ne voit pas (a), les récompenses qu'elle propose sont invisibles; elle ne les promet qu'aux âmes pures, & l'homme esclave des sens n'y a aucun droit.

(a) Hebr. 11.

Ceux que l'espoir de ces récompenses jetoit dans les bras de la Religion, devoient non-seulement renoncer à tous les plaisirs, mais se préparer à souffrir les tourmens affreux auxquels étoient destinés les Chrétiens jugés coupables, par cela seul qu'ils portoient ce Saint nom. Or, peut-on croire que la prudence humaine ait fait regarder un pareil avenir, comme un adoucissement aux maux qu'éprouvoient des hommes infortunés.

II°. L'auteur ne montre pas plus de raisonnemens, lorsque, cherchant à dissimuler le miracle de la propagation de la Foi, il avance que „ sous le règne de Néron, „ on ne voyoit plus, dans le Paganisme „ vieilli, que les fables de son enfance, „ l'ineptie ou la méchanceté de ses Dieux, „ l'avarice de ses Prêtres, l'infamie & les „ vices des Rois qui soutenoient ces Dieux „ & ces Prêtres..... Que la liberté naturelle à l'esprit humain.... Cette indépendance moins amoureuse de la vérité que „ de la nouveauté.... firent adopter (le „ Christianisme) à sa naissance „.

Mais quand des hommes, nourris de fables aussi ridicules qu'elles étoient anciennes, eussent été capables d'adopter une Doctrine sérieuse, tout les auroit éloigné de l'Evangile ; les Mystères, où les Juifs ne

voyoient que du *scandale*, les Gentils que de *la folie* : cette Morale austère à laquelle étoient obligés de se conformer des hommes qui, pour embrasser le Christianisme, renonçoient à une Religion amie de toutes les passions & de tous les vices. Des témoignages multipliés des anciens, prouvent que l'exemple des Dieux avoit en quelque sorte consacré l'impudicité. La plupart de ceux qu'on voyoit ridiculiser ces fables impures, Sectateurs d'Épicure, n'avoient aucun principe de religion & de morale, & par conséquent étoient bien moins disposés à adopter l'Évangile & ses préceptes. Les Prêtres des fausses Divinités, si avides des richesses & des honneurs que leur prodiguoient les peuples, aigrissoient les esprits contre une Religion qui leur ôtoit les moyens de satisfaire leur ambition & leur avarice. Ainsi l'on vit à Éphèse une sédition excitée par le même motif contre l'Apôtre qui annonçoit J. C. (a) Les Prêtres & les Magistrats venant

(a) La voie du Seigneur fut alors traversée par un grand trouble. Car un orfèvre nommé Démétrius, qui faisoit des petits Temples d'argent de la Diane d'Éphèse, & donnoit beaucoup à gagner à ceux de ce métier, les assembla avec d'autres qui travailloient à ces sortes d'ouvrages, & leur dit : Mes amis, vous savez que c'est de ces ouvrages que vient tout notre gain. ... Il n'y a pas seulement à craindre pour nous que notre métier ne soit décrié, mais que même le Temple de la grande Déesse Diane ne tombe

nant au secours de leurs dieux impuissans , réunirent tous leurs efforts contre la nouvelle Religion. Ainsi, tout ce que cet écrivain de mauvaise foi prétend avoir favorisé les progrès du Christianisme , devoit les arrêter ; Dieu seul pouvoit surmonter de pareils obstacles.

Cette liberté naturelle à l'esprit humain , cet amour de la nouveauté , ne furent certainement pas plus favorables à la Doctrine de J. C. , puisqu'un de ses principaux caractères , c'est de captiver l'esprit humain , de l'affervir à la Foi , d'éloigner plutôt par la gravité , l'austérité de ses préceptes , que de charmer par la nouveauté. Aussi les Athéniens , qui ne s'occupoient que de nouveautés , interrompirent-ils l'Apôtre qui leur annonçoit la Résurrection ; *nous vous entendrons , dirent-ils , là-dessus une autre fois (a).*

III°. A chaque pas , nouvelle absurdité ; cet écrivain se joue sans pudeur de la crédulité de ses lecteurs. Il assure que la Religion Chrétienne fut d'abord tolérée , &

dans le mépris , & que la majesté de celle qui est adorée dans toute l'Asie & même dans tout l'univers , ne s'annéantisse peu-à-peu. Ayant entendu ce discours , ils furent transportés de cplère , & ils s'écrièrent : Vive la grande Diane des Ephésiens. Toute la Ville fut aussi-tôt remplie de confusion , & ces gens-là coururent en foule au Théâtre. (*Act. c. 19. v. 33. & suiv.*)

(a) Act. c. 17. v. 32.

D

qu'elle ne dut ses premiers progrès qu'à cette tolérance. Mais quoi ! son divin Fondateur ne périt-il pas du dernier & du plus cruel de tous les supplices ? Les Apôtres ne furent-ils pas chargés de chaînes, battus de verges ; ne souffrirent-ils pas tous les tourmens, la mort même ? On peut voir, dans les Annales de l'Eglise, avec quelle ingénieuse cruauté les tyrans imaginoient de nouveaux supplices (a). Les Historiens Païens eux-mêmes ne les rapportent qu'en frémissant (b).

(a) Ils (les persécuteurs) épuisent leur féconde & ingénieuse cruauté pour tourmenter les Chrétiens ; la seule chose qu'ils évitent, c'est de les laisser périr au milieu des supplices. Par une suite de cette folle opiniâtreté, ils donnent les plus grands soins à ceux qu'ils ont ainsi tourmentés. Ils tâchent de ranimer leurs forces épuisées, pour les préparer à de nouvelles morts. (*Lact. lib. 5. Instit. c. 11.*)

Par-tout on voit tomber les Martyrs sous la hache, ou périr d'une manière plus cruelle. Un grand nombre suspendus par les pieds sont étouffés par la fumée d'un feu qu'on allume peu-à-peu sous leur tête. Les uns étendus sur des grils de fer sont brûlés à petit feu ; & n'ont pas même l'espoir de trouver la mort au milieu de ces tourmens affreux. Aux autres on leur enfonçoit dans les doigts des roseaux piquans... à ceux-ci on leur brûloit successivement différentes parties du corps. Ces juges si généreux & si équitables inventoient à l'envi de nouveaux supplices ; ils n'auroient pas disputé avec plus d'émulation le prix de la force & de la prudence... Voyons ce que la bonté des Empereurs a fait pour nous délivrer de ces tourmens. Ils ont ordonné que dans la suite on arracheroit les yeux aux Chrétiens, & qu'on leur casseroit une jambe. Tel a été le dernier effort de leur humanité envers nous. (*Euseb. Hist. Eccl. l. 8. c. 12.*)

(b) Aux tourmens, on ajouta l'opprobre. Couverts de

Telle fut l'aurore de la Religion Chrétienne. De son berceau arrosé du sang de J. C. des Apôtres & des premiers Disciples, on vit sortir la foule de ses enfans. Si l'auteur a dissimulé ces faits, c'est par une haine invétérée contre la Religion.

IV°. Enfin, ne met-il pas le comble à ses sarcasmes sacrilèges, lorsqu'il dit, en parlant de l'établissement de la Religion, „ que la Providence voulut qu'une mau-
 „ vaïse logique conduisît les hommes dans
 „ les voies du salut..... Que le Christia-
 „ nisme pénétra dans le cœur des femmes
 „ par la dévotion qui s'unît si bien à la
 „ tendresse, & dans l'esprit des enfans qui
 „ aiment les prodiges & la morale même
 „ la plus sévère..... Qu'il entra dans les
 „ cours, parce que tout ce qui peut deve-
 „ nir passion, est sûr d'y trouver accès.....
 Enfin il porte à croire que la Religion Chrétienne avoit capté la faveur d'un Prince souillé de crimes, en lui promettant „ de
 „ lui pardonner tout en faveur de son zèle „.

L'auteur a rassemblé ces faussetés, ces absurdités, ces impiétés, ces blasphèmes,

~~Il y a des saints dont les noms sont si obscurs, qu'ils~~

~~peaux de bêtes féroces, ils (les Chrétiens) périssent~~
 sous la dent des chiens : ou attachés en croix pour y
 être brûlés, ils servoient de fana pendant la nuit. (Tacite.
 ann. l. 15.)

pour faire croire que la Religion de J. C.
s'étoit répandue par des moyens humains,
odieux & criminels.



T I T R E I V.

Des Martyrs.

XIX (a).

Elle (la Politique) les voyoit (les hommes si doux du Paraguai) combattant avec le Fanatisme qui conduit tant de Martyrs sur l'échafaud, & qui brisa tant de couronnes par les mains des Disciples d'Odin & de Mahomet.

XX (b).

Fanatiques de toutes les Religions vaines & fausses, vantez encore la constance de vos Martyrs! le sauvage de la nature efface tous vos miracles.

C E N S U R E.

Tout homme sensé reconnoitra facilement, que la Religion Chrétienne tire de

(a) In-4to. T. II. p. 286. — T. IV. in-8vo. p. 318.

(b) In-4to. T. IV. p. 36. — T. VIII. in-8vo. p. 69.

les Martyrs une preuve certaine de la Divinité.

Dans le nombre presque infini des Martyrs, on en voyoit de tout pays, de tout âge, de tout sexe, de toute condition; des hommes du peuple & des nobles, des pauvres & des riches, des ignorans & des savans, des guerriers distingués par leurs services; on voyoit aussi des femmes respectables, des vieillards dont les forces étoient épuisées, des jeunes gens à la fleur de l'âge, de jeunes vierges, des enfans mêmes.

On ne les traînoit point à une mort qu'ils pouvoient éviter, ils couroient au-devant d'elle, & la préféroient aux richesses & aux honneurs qu'on leur offroit, s'ils vouloient abjurer le Christianisme, ou sacrifier aux fausses divinités. Ce n'étoit ni l'amour d'une gloire vaine & frivole, ni la fureur de soutenir de nouvelles opinions, ou de défendre celles qu'ils avoient sucées avec le lait, qui les conduisoit au supplice, qui les soutenoit au milieu des tourmens. La plupart, lorsqu'ils n'avoient point encore examiné attentivement le Christianisme, l'avoient ou rejeté ou méprisé.

Ces Martyrs versent leur sang pour la défense d'une Religion, dont la vérité leur étoit invinciblement démontrée. Et quoi! mourir pour attester des faits ou incertains

ou faux, n'auroit-~~ee~~ pas été *mentir à Dieu lui-même* (a) ? Ainsi, opprimés, persécutés dans cette vie, ils se feroient exposés dans l'autre aux supplices affreux, dont ils menaçoient eux-mêmes de la part de Dieu, les artisans de la fraude & du mensonge.

Il n'étoit pas difficile de se convaincre des faits, dont ils attestoient la vérité, en versant leur sang. Les Apôtres affirmoient qu'ils avoient vu, après sa résurrection, J. C. que tout un peuple avoit vu mourir sur la croix, qu'il les avoit entretenus pendant quarante jours ; leur avoit donné le pouvoir d'opérer des miracles en son nom, & étoit monté au Ciel. Les Disciples assuroient, que telle étoit la Doctrine que les Apôtres leur avoient enseignée, & dont ils leur avoient confirmé la vérité par des prodiges & l'effusion de leur sang. Ils transmirent ces faits, cette Doctrine, aux Chrétiens des siècles suivans, & par leur exemple, leur apprirent à mourir pour J. C. Ainsi donc, c'est d'eux seuls, & non de ces enthousiastes dont la mort est un vain sujet de triomphe pour les autres Religions, que l'on peut dire : Ils moururent pour la défense d'une Doctrine liée essentiellement à des faits dont ils avoient été les témoins. C'est ce qui les fit appeller

(a) 1. Cor. c. 15. v. 15.

Martyrs. Eh qui pourroit refuser la plus entière confiance à des témoins prodigés de leur vie, que ni l'appareil des tourmens, ni l'attrait des récompenses ne pouvoient contraindre à taire ce qu'ils avoient vu & entendu ?

Ainsi les Martyrs de la Religion Chrétienne ne coururent point à la mort en aveugles ; jamais il n'y eut , pour s'y exposer , de motif plus fort & plus sacré ; comment , après cela , ose-t-on les comparer , soit avec les prétendus Martyrs de l'erreur & de l'hérésie , qui mouroient , non pour attester des faits , mais pour défendre des opinions ; soit avec les Disciples d'Odin & de Mahomet , & les autres Fanatiques qui remplirent l'univers de troubles & d'horreurs ; soit enfin avec des hommes féroces , qui , dépouillés de toute humanité , accourus à traiter les autres avec la dernière cruauté , souffrent eux-mêmes sans se plaindre des tourmens affreux ; qui , sûrs de périr , & de périr dans les supplices les plus horribles , croient trouver un soulagement à leurs maux , s'ils évitent la honte en poussant la fermeté d'âme jusqu'à l'atrocité ? Ces forcenés ne doivent cette fausse constance qu'à l'orgueil , la haine , la fureur qui les agitent ; ils n'ont d'autre but , d'autre desir , que de paroître ne point succomber sous

la rage de leurs ennemis & de surpasser au moins en mourant , le courage de ceux qu'ils n'avoient pu vaincre les armes à la main.

T I T R E V.

Des Prophéties & des Miracles.

XXI (a).

Rien n'est si naturel à l'ignorance que d'attacher du mystère aux songes , que de les rapporter à quelqu'être puissant , qui prend le moment où toutes nos facultés sont suspendues & liées par le sommeil, pour veiller sur nous en l'absence de nos sens : c'est comme une ame étrangère qui s'introduit en nous pour nous avertir de ce qui se passe au loin dans l'avenir , toujours présent à l'Être qui l'a déjà créé , quand nous ne le voyons pas encore. Ce préjugé qui ne s'élève que dans un état de société commencée , fait chez les peuples policés , les révélations , les apparitions , les communications avec la Divinité. Nul ne devient

(a) In-4to. T. IV. p. 27.—T. VIII. in-8vo. p. 51, 52.

prophète sans avoir eu des songes ; c'est le premier pas du métier : celui qui ne rêve point , ne prédit point.

XXII (a).

Vainement on a travaillé durant deux siècles à dissiper des illusions si profondément enracinées (parmi les Sauvages) : „ Vous autres Chrétiens (ont constamment répou-
 „ pondu les Sauvages) vous vous moquez
 „ de la foi que nous accordons aux songes , & vous exigez que nous croyions
 „ des choses infiniment moins vraisemblables „. On voit ainsi toujours chez ces nations le germe du Sacerdoce & des plus grands maux.

XXIII (b).

Si l'on coupe la pointe des bourgeons des fleurs (du cocotier), avant leur parfait développement, il en découle une liqueur blanche, qui est reçue dans un vase attaché à leur extrémité : bue dans sa nouveauté elle est douce ; c'est la manne du désert. Qui fait même si l'idée de celle-ci n'a pas été prise dans ces livres plus orientaux que ceux de l'Arabie ou de l'Égypte ? L'Inde est, dit-on, le berceau,

— (a) In-4to. T. IV. p. 28. — T. VIII. in-8vo. p. 53.

— (b) In-4to. T. I. p. 94. — T. I. in-8vo. p. 182, 183.

de beaucoup de fables , d'allégories , de Religions. Les curiosités de la nature sont une source féconde pour l'imposture : elle convertit des phénomènes singuliers en prodiges. L'histoire naturelle d'un pays devient surnaturelle dans un autre : les faits , comme les plantes , s'altèrent en s'éloignant de leur origine. Les vérités se changent en erreur , & la distance des tems & des lieux faisant disparoître les causes occasionnelles , des fausses opinions , donne aux mensonges populaires un droit imprescriptible sur la confiance des ignorans & le silence des sçavans : les uns n'osent douter , les autres n'osent disputer.

XXIV (a).

Le monde est trop éclairé.... pour donner dans les mensonges merveilleux , qui communs à toutes les Religions ne prouvent pour aucune.

C E N S U R E.

Il a paru convenable de réunir ces propositions , qui contiennent le même venin d'impiété , & tendent à détruire deux preuves évidentes de la Religion Chrétienne , les Prophéties & les Miracles.

(b) In-4to. T. II. p. 312. — T. IV. in-8vo. p. 362.

1^o. L'auteur nous représente les Prophéties comme l'ouvrage de la fraude & du mensonge. „ Rien n'est si naturel à l'ignorance, *dit-il*, que d'attacher du mystère aux songes..... Ce préjugé fait „ chez les peuples policés, les révélations, „ les apparitions, les communications avec „ la Divinité.... Nul ne devient Prophète „ sans avoir eu des songes : c'est le premier pas du métier celui qui ne rêve „ point, ne prédit point „

L'auteur a certainement en vue que , ce qu'il dit ici en général , les lecteurs l'appliquent aux Prophètes que la Religion Chrétienne reconnoît pour les interprètes de la Divinité. Peut-on en douter, lorsqu'on le voit affirmer en général que la foi , accordée aux songes , est le germe du Sacerdoce , taxer de frivolité tous les songes & toutes les Prophéties sans aucune exception ?

1^o. Les songes n'offrent ordinairement rien à l'esprit que de vain & de frivole , & dès-lors , il n'y a que l'ignorance ou la superstition qui puisse les regarder comme un moyen naturel de connoître l'avenir. Cependant il ne répugne pas que Dieu emploie cette voie pour le découvrir aux hommes. Il suffit alors que le Prophète soit assuré , que ce qui se passe en lui est l'action de Dieu qui l'inspire, Mais cette action peut se

faire sentir au Prophète pendant son sommeil, de manière qu'il n'en doute pas plus que des opérations de son ame ; ou bien lorsqu'il sera éveillé, il connoitra soit par révélation, soit par quelque autre signe sensible, que dans le songe qu'il a eu, Dieu a voulu lui découvrir ce qui doit arriver. Les Saintes-Ecritures nous apprennent que Dieu en a agi ainsi plusieurs fois.

Si l'on en croit l'auteur, tous les Prophètes qui ont existé, ont donné, comme des Oracles divins, les délires de leurs rêves. Ainsi, de ce nombre seroient Moïse, qui prédit à la nation Juive tout ce qui devoit lui arriver jusqu'à la ruine de la République ; Isaïe, qui cent trente ans avant le terme, annonça aux Juifs qu'ils seroient transportés à Babylone, & appella, par son nom, *Cyrus* leur libérateur deux cens ans avant sa naissance : *Ezéchiël* & *Jérémie*, qui prédirent, l'un la ruine de Tyr, l'autre celle de Babylone : *Daniel*, qui marque la suite des Empires des Perses, des Grecs & des Romains, d'une manière si claire, que *Porphire* fut contraint de soutenir que ces Prophéties avoient été faites après coup. Mais si ces Oracles frappans, qui annonçoient les destinées des particuliers, les révolutions des Empires, n'étoient que les fruits d'une imagination en délire, comment ont pu s'ac-

corder avec eux des événemens qui dépendoient du libre arbitre d'hommes, qui ne devoient naître que long-tems après. On devoit aussi regarder comme des rêves les Oracles des Prophètes qui ont prédit la naissance de J. C., les différentes circonstances de sa vie, le genre de sa mort, & qui en font un tableau si frappant, qu'on croiroit qu'ils remplissent les fonctions d'Évangélistes, & rapportent des faits dont ils ont été témoins (a).

J. C. rêvoit donc aussi lui-même, lorsqu'il prédit que Jérusalem seroit dévastée, son Temple détruit jusques dans ses fondemens, que les Juifs souffriroient des maux inouis (l'Empereur Titus, au rapport de Joseph, reconnu dans ces calamités la main d'un Dieu vengeur). J. C. rêvoit encore, lors-

(a) Ils ont percé mes mains & mes pieds, & ils ont compté tous mes os.... Ils ont partagé entre eux mes habits, & ils ont jeté le sort sur ma robe. (*Pseaume 21.*)

Mon serviteur sera rempli d'intelligence, il sera grand & élevé, il montera au plus haut comble de gloire.... & il paroîtra aussi sans gloire devant les hommes, & dans une forme aussi méprisable aux yeux des enfans des hommes. (*Isaïe. c. 52. v. 13, 14.*)

Qui a cru à notre parole... & il est sans beauté & sans éclat : nous l'avons vu, & il n'avoit rien qui attirât l'œil, & nous l'avons méconnu.... il a pris véritablement nos langueurs sur lui.... nous l'avons considéré comme un lépreux, comme un homme frappé de Dieu & humilié. (*Isaïe. c. 53. v. 1, 4.*)

qu'il promet à ses Apôtres le Saint-Esprit & tous ses dons, lorsqu'il annonça que son Évangile se répandrait dans l'univers entier !

Telles sont les conséquences aussi absurdes qu'impies qui suivent nécessairement de ce principe, que „ nul ne devient Prophète sans „ avoir eu des songes... que celui qui ne „ rêve point, ne prédit point „.

II°. Pour ce qui est des miracles, l'auteur dit en général, que „ les curiosités de la „ nature sont une source féconde pour l'im- „ posture, qu'elle convertit les phénomènes „ singuliers en prodiges, que l'histoire na- „ turelle d'un pays devient surnaturelle dans „ un autre „.

Son intention a été d'ôter aux miracles toute leur certitude, puisqu'il fait cette observation en parlant de la manne du désert, qu'il dit n'être autre chose que la liqueur qui découle du cocotier, tandis que toutes les circonstances qui accompagnent ce prodige, sont elles-mêmes autant de miracles. Les Israélites, dont le nombre étoit presque infini, sont pressés par la faim, & manquent absolument de vivres: la manne leur est promise comme une nourriture céleste: en la voyant, ils sont saisis d'admiration. Elle tomboit comme une rosée pendant six jours de la semaine; on n'en vit jamais le septième. Ce que l'on réservoir pour le lendemain,

se trouvoit plein de vers & corrompu. Cependant le sixième, on en recueilloit deux mesures, & celle que l'on gardoit pour le jour du Sabbat, ne souffroit aucune altération. Cette manne se fendoit aux rayons du soleil, tandis que ce qui étoit porté dans les tentes pouvoit être broyé & soutenoit la chaleur du feu, lorsqu'on en faisoit des gâteaux. Telle fut la nourriture des Israélites pendant 40 ans; elle cessa de tomber du Ciel, aussi-tôt qu'ils habitèrent un pays fertile, où ils purent se nourrir des fruits de la terre. Plus d'une fois Moïse propose, comme une preuve de la divinité de sa Mission, cette manne miraculeuse. Il ordonne qu'on en remplisse un vase, & qu'on le garde dans le Tabernacle pour les races à venir. Pré-tendre que tout ceci a été inventé par Moïse, c'est prétendre qu'il aveugla tant de milliers d'hommes, au point de leur persuader, qu'une liqueur qui découloit naturellement du *cocotier*, étoit une rosée tombée du Ciel, & qui avoit tant de propriétés différentes. Or, est-il un miracle plus incroyable? Lorsque l'auteur met en doute, si l'idée de la manne n'a pas été prise dans des livres Indiens, il anéantit l'autorité des livres sacrés, & les représente comme un tissu de fables.

Les faits comme les plantes, *ajoute-t-il*, „ s'altèrent en s'éloignant de leur origine.

„ Les vérités se changent en erreurs , qui
 „ enfin subjuguent les esprits „ Ici , il détruit
 toute certitude , qu'il est insensé de ne point
 admettre , même quand les faits tiennent du
 prodige. La physique du miracle est soumis
 à nos sens , ainsi que celui des faits naturels.
 Que la mer soit agitée par le flux & reflux ,
 ou que les eaux se séparent miraculeusement ,
 & laissent leur lit à sec pour donner passage
 à un peuple entier ; que des fruits sortent du
 sein de la terre , ou qu'une rosée extraor-
 dinaire tombe du Ciel ; qu'un homme marche
 au sortir du tombeau , ou lorsqu'il s'éveille ,
 nos sens peuvent juger avec la même cer-
 titude du physique de ces événemens. Il y
 a plus , la circonstance du miracle met en
 garde contre l'erreur , parce qu'elle fait plus
 d'impression sur les esprits. Des Historiens
 dont on ne peut contester la sagesse & la
 probité , qui nous rapportent des prodiges ,
 méritent autant de confiance , que lorsqu'ils
 parlent de faits purement naturels. Enfin ,
 quelle que soit la distance des tems , la cer-
 titude est toujours la même , si l'on a sous
 les yeux des monumens qui attestent conti-
 nuellement l'origine des faits.

III°. Cette certitude morale , qui a pour
 fondement la véracité de Dieu & la nature
 de l'homme , convient sur-tout aux miracles
 qui servent de preuve à la Religion Chré-
 tienne.

tienne. Les principaux sont la Résurrection (a) & l'Ascension de J. C.; les prodiges opérés dans les Apôtres, & ceux qu'ils opérèrent. Ignorans & sans étude, ils changent tout-à-coup, & on les entend parler les langues de toutes les nations, publier les merveilles de Dieu. Ils annoncent que J. C. est sorti du tombeau, qu'il est assis à la droite de son Père; & en son nom, ils redressent les boiteux (b), rendent la santé aux malades, qu'ils *souvroient de leur ombre* (c), & la vie aux morts. Si ces miracles sont réels, s'ils ont signalé les commencemens de la Religion Chrétienne, il n'y a qu'un insensé qui puisse nier qu'ils soient l'ouvrage du Tout-Puissant. Et pouvons-nous en douter, lorsque ces faits sont attestés par des témoins qui n'ont pu ni tromper ni être trompés, par des monumens authentiques que nous avons sous les yeux. D'ailleurs la foi de l'univers en J. C. ressuscité, suffit seule pour nous en convaincre. Et en effet, „ si ces prodiges n'avoient pas été „ opérés, il faudroit admettre le plus grand, „ le plus étonnant de tous, que l'univers „ entier eût cru la Résurrection de J. C. „ sans y être forcé par aucun miracle (d). „

(a) Si Jésus-Christ n'est point ressuscité, votre foi est vaine. (I. Cor. c. 15.)

(b) Act. c. 1. 2. 3.

(c) Act. c. 5. 7. 15.

(d) Aug. l. 22, de Civit. Dei. c. 5.

Ainsi, l'auteur blasphème, lorsqu'il assimile aux faux prodiges des autres religions les miracles sur lesquels est appuyée la Religion Chrétienne, & qu'il prétend „ que „ le monde est trop éclairé pour donner encore dans de pareils mensonges „.

~~-----~~

T I T R E V I.

Des fruits qu'a produits la Religion Chrétienne.

XXV. (a).

CETTE Religion (Chrétienne) ne tarda pas à produire les fruits qu'on en devoit attendre; bientôt de vaines contemplations remplacèrent les vertus actives & sociales; des prières ou des offrandes expiaient les forfaits les plus inhumains; toutes les semences de la raison étoient altérées, tous les principes de la morale étoient corrompus.

XXVI. (b).

Un Culte (la Religion Chrétienne) qui

(a) In-4to. T. IV. p. 164. — T. VIII. in-8vo. p. 316, 317.

(b) In-4to. T. III. p. 136. — T. VI. in-8vo. p. 28.

présentoit des moyens ~~simples~~ & faciles pour l'expiation de tous les crimes, se trouva du goût des nations qui avoient une Religion moins consolante.

XXVII (a).

Les Indulgences, espèce d'expiations vendues pour tous les crimes; & , si vous voulez quelque chose de plus monstrueux, des expiations pour des crimes à venir.... Cet article de croyance où l'on enseigne que le mérite du juste peut être appliqué au méchant.... Les exemples de tous les vices dans la personne des Pontifes & dans les hommes sacrés, destinés à servir de modèles aux peuples.... Toutes ces horreurs devoient faire de l'Europe un repaire de tigres ou de serpents, plutôt qu'une vaste contrée habitée ou cultivée par des hommes.

XXVIII (b).

Parmi les classes oiseuses de la société, la plus nuisible est celle qui par ses principes doit porter tous les hommes à l'oisiveté, qui consomme à l'Autel l'ouvrage de l'abeille

(a) In-4to. T. I. p. 21. — T. I. in-8vo. p. 40.

(b) In-4to. T. IV. p. 632. — T. X. in-8vo. p. 335.

& le salaire des ouvriers, qui allume durant le jour les lumières de la nuit, & fait perdre dans les Temples le tems que l'homme doit aux soins de sa maison, qui fait demander au Ciel une subsistance que la terre seule donne ou vend au travail.

C E N S U R E.

Qui jamais se seroit imaginé qu'un jour on accuseroit la Religion Chrétienne d'avoir détruit toutes les vertus actives & sociales, altéré toutes les semences de la raison, corrompu tous les principes de la Morale, frayé la voie aux crimes les plus affreux, enfin rendu les hommes plus féroces que des tigres & des serpens? Seroient-ce-là les fruits d'une Religion qui fait un devoir de la piété envers Dieu, de la fidélité envers les Princes, de la bienveillance envers tous; qui commande de faire du bien à ses ennemis, de les aimer; qui conseille aux hommes de mépriser les plaisirs & les richesses, & leur ordonne enfin d'éviter *jusqu'à l'ombre du mal*? Le Christianisme encore au berceau, montrait à l'univers, dans ses enfans, des mœurs nouvelles qui contraignoient l'admiration des Païens. Ils plaignoient eux-mêmes les Chrétiens dont la vie étoit un modèle de vertu, & que leur opiniâtreté seule, di-

soient-ils (a), conduisoit à la mort. Ceux-ci prenoient, avec confiance, les Juges à témoin de leur innocence (b).

On vit Juhien lui-même proposer aux Païens

(a) Je les ai interrogés s'ils étoient Chrétiens : ceux qui l'ont avoué, je les ai interrogés une seconde & troisième fois, & je les ai menacés du supplice. Quand ils ont persisté, je les y ai envoyés, car de quelque nature que fût ce qu'ils confessoient, j'ai cru que l'on ne pouvoit manquer à punir en eux leur désobéissance & leur invincible opiniâtreté.... Ils assuroient que toute leur erreur ou leur faute avoit consisté uniquement en ce que, à un certain jour marqué, ils s'assembloient avant le lever du soleil.... qu'ils s'engagoient par serment, tron à quelque crime, mais à ne commettre ni vol, ni rapine, ni adultère, à ne point manquer à leur promesse, à ne point nier un dépôt.... Cela m'a fait juger d'autant plus nécessaire d'arracher la vérité par la force des tourmens, à deux filles esclaves, qu'ils disoient être dans le ministère de leur culte ; mais je n'y ai trouvé qu'une mauvaise superstition portée à l'excès. (*Lettre de Plinie à Trajan.*)

Il ne faut point en faire de perquisition (des Chrétiens) : s'ils sont accusés & convaincus, il faut les punir : si pourtant l'accusé nie qu'il soit Chrétien, il faut pardonner à son repentir. (*Réponse de Trajan.*)

Caius Séius est un homme de bien ; mais il est Chrétien. (*Chap. 3. Apologétique de Tertullien.*)

(b) J'en appelle à vous qui jugez ceux qui sont renfermés dans les prisons, avez-vous trouvé quelque Chrétien au nombre des assassins, des sacrilèges, des corrupteurs, des voleurs ?

Vos prisons, vos mines, sont remplies de ceux qui appartiennent à votre Religion. Parmi eux vous n'y trouverez point de Chrétiens, où leur nom fait tout leur crime. S'ils sont autrement coupables, dès-lors ils ne sont plus Chrétiens. (*Apolog. o. 44.*)

d'imiter les mœurs des Chrétiens, pour donner à ses superstitions tout l'éclat & le crédit que la Religion devoit aux vertus de ses Disciples (a).

Ainsi, dans les Propositions précédentes, l'auteur a inventé, contre la Religion Chrétienne, une calomnie, démentie même par les Païens.

1^o. Il assure „ que la Religion Chrétienne „ gagna les esprits, en présentant des „ moyens plus surs & plus faciles d'expier „ tous les crimes „.

Il auroit dû se souvenir ici que dans un autre endroit, il avoit assigné une cause bien différente des progrès du Christianisme au Japon. Il les attribuoit alors à un esprit de pénitence, qu'il disoit rendre le Christianisme assez semblable au *Budsoïsme*, dont l'esprit est, suivant lui, „ terrible, n'inspire „ que pénitence, cruauté excessive, rigorisme cruel „.... Ainsi, l'auteur ne rougit pas de se contredire, pourvu qu'il porte quelque coup à la Religion.

(a) Si le Culte des Dieux ne fait pas plus de progrès, ne nous en prenons qu'à nous-mêmes. Que n'employons-nous les moyens qui ont favorisé la superstition du Christianisme ? Que n'imitons-nous l'amour des Chrétiens pour l'hospitalité, leur respect pour les morts, la vie sainte qu'ils affectent de mener ? Tels sont les devoirs que chacun de nous devoit s'imposer. (Lettre 14, à M. l'abbé.)

II°. La Foi nous enseigne, il est vrai, qu'il n'est aucune faute dont on ne puisse espérer la rémission. Mais bien loin de favoriser par-là une licence qui devroit faire de l'Europe un repaire de tigres & de serpens, elle veut fermer l'abîme sous les pieds du coupable, que l'espérance du pardon invite à en sortir, & que le désespoir y est entièrement plongé.

Ici rien ne déguise l'imposture; l'auteur ajoute que dans le Christianisme, les forfaits les plus inhumains s'expiant facilement par quelques prières & quelques offrandes. Comment peut-il imputer à la Religion ce vice grossier des superstitions païennes? Le Chrétien ne doit espérer aucun pardon, s'il n'est pénétré de douleur, s'il ne pleure ses fautes passées, & ne prend la ferme résolution de ne les plus commettre. S'il a fait quelque tort à son prochain, il est tenu de le réparer, autant qu'il est en lui, & le plutôt possible. Il est soumis à des peines satisfactaires qui servent à punir les fautes passées, & à le fortifier contre ses propres faiblesses. Ces pénitences ont toujours dû être imposées, eu égard à la grièveté du crime & aux facultés du pécheur. Enfin, ce qui rend la calomnie plus atroce, c'est que l'Eglise, dès sa naissance, punissoit avec la plus grande sévérité, les crimes que le Paganisme

mettoit au rang des actions agréables aux Dieux (a). Ce ne fut donc point une morale relâchée qui donna des Prosélytes à la Religion.

III^e. On voit encore cet esprit de haine, cette mauvaise foi, lorsque l'auteur parle des Indulgences; puisque l'Eglise a toujours eu en horreur, & condamné comme sacrilège, le trafic honteux des Indulgences; qu'elle a toujours enseigné que le Chrétien n'en peut retirer aucun fruit, s'il ne se repent sincèrement, & s'il n'a mérité de rentrer en grâce avec son Dieu.

IV^e. Il est absurde de dire que la Religion Chrétienne remplaça, par de vaines spéculations, les vertus actives & sociales. Le saint Précurseur, dont les leçons préparoient les voies à l'Evangile, interrogé par des Publicains & des soldats (b) sur ce qu'ils devoient faire, ne leur conseille point d'abandonner le commerce, de quitter les armes, mais de remplir leurs devoirs avec in-

(a) Voyez les Canons pénitenciaux des premiers siècles.

(b) Il y eut aussi des Publicains qui vinrent à lui (S. Jean) pour être baptisés & qui lui dirent : Maître que faut-il que nous fassions ? Il leur dit : N'exigez rien au-delà de ce qui vous a été ordonné. Les soldats aussi lui demandoient : Et nous que devons-nous faire ? Il leur répondit : N'usez point de violence, ni de fraude envers personne, & contentez-vous de votre paie. (S. Luc. 10. 25. 26.)

tégrité. J. C. ordonnant *de rendre à César ce qui est à César, & à Dieu ce qui est à Dieu* (a), a tracé tous les devoirs qu'imposent la Religion & la société. Les Apôtres dans leurs écrits apprennent aux Princes & aux peuples, aux époux, aux maîtres & aux serviteurs, leurs obligations réciproques. Les Chrétiens, formés à cette école, » remplissoient toutes les charges; » on les voyoit dans les Conseils, dans les » Camps; dans les Décuries, au Sénat, au » Barreau; ils ne laissoient aux Païens que » leurs Temples. (b) ».

V°. L'auteur, en condamnant cette pompe extérieure qui donne aux cérémonies sacrées un air majestueux & imposant, fait voir combien il abhorre tout ce qui peut élever l'esprit de l'homme vers le Ciel. Lorsqu'il affirme que l'homme perd, dans les Temples, un tems qu'il doit aux soins de sa maison, il calomnie la Religion qui inculque, sur-tout dans les Temples, cette sentence portée contre l'homme prévaricateur : *Tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage* (c); il veut ôter à l'État tous les avantages qu'il retire de ces assemblées re-

(a) Matth. c. 22. v. 21.

(b) Tertull. Apolog.

(c) Genes. c. 3. v. 19.

légieuses. Comment la plupart des hommes connoitroient-ils la vertu, comment apprendroient-ils à chérir leur patrie, à aimer leurs devoirs domestiques, si en des tems & en des lieux marqués, les Ministres des Autels ne les rassembloient sous les auspices de la Religion pour les instruire ? Enfin, lorsqu'il s'indigne de voir l'homme demander au Ciel une substance que la terre seule, selon lui, donne ou vend au travail, il blasphème contre Jésus-Christ, qui de premier nous a enseigné cette prière : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien* (a) : c'est une suite du projet sacrilège qu'il a formé de renverser les Autels, & de faire oublier à l'homme tous ses devoirs envers l'Être Suprême.

Les injures que l'auteur vomit ici & dans le reste de son ouvrage contre le Clergé, montrent une ame pleine de fiel contre la Religion & ses Ministres.

XXIX (b).

La Religion qui jette du dédain sur les travaux d'un Être en Chrysalide, & qui redoute sincèrement les progrès de la raison, multipliera les oisifs & retardera

(a) Luc. c. 11. v. 3.

(b) In-4to. T. III. p. 128. — T. VI. in-8vo. p. 72.

l'homme laborieux par la crainte ou par le scrupule.

X X X (a).

Le Christianisme avoit détruit en Europe les Idoles de l'antiquité païenne , & n'avoit conservé quelques arts que pour servir de soutien à l'empire de la persuasion , & pour seconder la prédication de l'Évangile : à la place d'une Religion embellie , égayée par les divinités riantes de la Grèce & de Rome , il avoit substitué des images de terreur & de tristesse conformes aux tragiques événemens qui avoient signalé sa naissance & ses progrès. Les siècles gothiques nous ont laissé des monumens où la hardiesse & la majesté respirent à travers les ruines du goût & de l'élégance. Tous ces Temples furent bâtis en croix , couverts de croix , remplis de croix , décorés de scènes horribles & funèbres, d'échafauds, de supplices, de Martyrs & de bourreaux.

X X X I (b).

Que devinrent les arts , condamnés à effaroucher continuellement l'imagination par des spectacles de sang , de mort & d'enfer ? Hideux comme leurs modèles , féroces

(a) In-4to. T. IV. p. 670, 671. — T. X. in-8vo. p. 410.

(b) In-4to. T. IV. p. 671. — T. X. in-8vo. p. 411.

comme les Princes & les Pontifes qui les employoient, bas & rampans comme les adorateurs de leurs ouvrages, ils épouvan-toient les enfans dès le berceau; ils agraverent les horreurs du tombeau par une perspective éternelle d'ombres effrayantes; ils attristèrent la face de la terre: enfin le tems vint de diminuer ces échafaudages de la Religion & de la police sociale.

XXXII (a).

Ils (les Papes) regardèrent la culture des lettres comme un moyen nouveau de régner sur les esprits: ils protégèrent les talens; ils honorèrent les grands artistes.... Les arts & les lettres décorèrent l'édifice de la Religion; c'est la Philosophie qui le détruit.

C E N S U R E.

La Religion & les sciences viennent du Père des lumières, *de qui descend toute grace excellente & tout don parfait* (b). Auteur de la nature, il a donné les sciences à l'homme pour satisfaire ses besoins; il lui a même permis de s'en servir pour son utilité & son agrément. Auteur de la grace, il éclaire notre

(a) In-4to, T. I. p. 21. — T. I. in-8vo. p. 39.

(b) Epist. Jacob. cap. i. v. 17.

ame du flambeau de la Religion, qui nous apprend que nous sommes immortels, créés pour le Ciel, & nous montre la route assurée pour y parvenir. La Religion & les sciences ont leurs droits qu'elles tiennent de Dieu même. Filles du Ciel, elles doivent se prêter sur la terre un secours, un appui mutuel. La Religion ne prétend point usurper l'empire des sciences; loin de le restreindre, elle en a reculé les bornes, en présentant aux sciences des sujets plus nobles qui leur étoient inconnus, & sur lesquels elles peuvent s'exercer; elle verra toujours l'accroissement de cet empire avec autant de joie que d'admiration. Seulement elle ne cessera d'avertir les sciences de ne pas vouloir tout approfondir, de se contenir sagement dans les bornes que leur a prescrites l'Auteur de la nature, & sur-tout de respecter l'auguste obscurité des Mystères, parce que *celui qui veut sonder la Majesté, sera accablé de son éclat* (a). Par ces conseils, la Religion favorise les progrès des sciences, & travaille à leur gloire. Lorsque les sciences ont voulu s'élever au-dessus de leur sphère, bientôt on les a vues déshonorées par les erreurs les plus grossières, devenir nuisibles à ceux qu'elles auroient dû éclairer.

(a) Prov. c. 25. v. 27.

Si les ténèbres de l'ignorance ont autrefois tenu l'esprit des nations européennes dans une espèce d'engourdissement, ce n'est point la Religion qui en fût la cause : c'est la vicissitude des choses humaines ; c'est surtout ce déluge de Barbares dont nos régions furent inondées. Les arts & les sciences auroient éprouvé un sort encore plus funeste, si la Religion ne leur eût ouvert un asyle, si elle n'eût recueilli dans son sein, leurs précieux germes, pour les faire une seconde fois éclore dans des siècles plus fortunés. Par une contradiction étrange, l'auteur prétend d'un côté, que la Religion étouffa les arts & les lettres ; de l'autre, il dit que la faveur des Pontifes les fit renâître. Ainsi, toujours déchaîné contre le Christianisme, tantôt il l'accuse d'avoir répandu sur la terre les ténèbres de l'ignorance, tantôt d'avoir dissipé ses mêmes ténèbres.

Si les sciences retirent tant d'avantages de leur union avec la Religion, la Religion s'empresse aussi de se servir de leurs travaux pour porter l'homme à Dieu. Les formes aussi nombreuses que variées que l'histoire naturelle découvre dans le plus vil des insectes, la Religion les emploie comme autant de preuves de la puissance & de la bonté infinie du Créateur, qui est admirable dans les plus petites choses : elle aime

à contempler toutes les richesses, qu'une simple fleur étale à nos yeux. Par-là, elle nous invite à mettre notre confiance en celui qui fait briller l'herbe des champs d'un si grand éclat (a). Elle se sert des secrets de la nature pour nous élever à des mystères plus sublimes. En voyant un grain de bled confié à la terre produire de riches moissons, on apprend à croire la possibilité de la résurrection des corps, fondement de la Foi Chrétienne (b). C'est donc calomnier

(a) Considérez comment croissent les lys des champs, ils ne travaillent point, ils ne filent point : & cependant je vous déclare que Salomon dans toute sa gloire n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux. Si donc Dieu a soin de vêtir de cette sorte une herbe des champs qui est aujourd'hui & qui sera demain jetée dans le feu, combien aura-t-il plus de soin de vous vêtir, ô hommes de peu de foi ! Ne vous inquiétez donc point en disant : Que mangerons-nous, ou que boirons-nous, ou de quoi nous vêtirons-nous ? (S. Math. c. 6. v. 28, 29, 30, 31.)

(b) Si les morts ne ressuscitent point, J. C. n'est pas ressuscité. Si J. C. n'est pas ressuscité, votre foi est vaine. (I. Cor. c. 15. v. 16, 17.)

Mais, quelqu'un me dira : En quelle manière les morts ressuscitent-ils, & quel sera le corps dans lequel ils reviendront ? Insensé, ne voyez-vous pas que ce que vous semez ne prend point de vie s'il ne meurt auparavant : & quand vous semez, vous ne semez point le corps de la plante qui doit naître, mais la graine seulement, comme du bled ou de quelque autre chose. Mais Dieu lui donne un corps tel qu'il lui plaît, & il donne à chaque semence le corps qui est propre à chaque plante.... Il en arrivera de même de la résurrection des morts. (Ibid. 35, 36, 37, 38, 42.)

horriblement la Religion , que d'affirmer qu'elle „ jette un dédain sur les travaux „ d'un Être en Chrysalide , qu'elle redoute „ les progrès de la raison „.

L'auteur ajoute „ que la Philosophie détruit l'édifice de la Religion „. Mais le Christianisme n'a-t-il pas été éprouvé, dès sa naissance , par les décrets sanguinaires des tyrans , par les supplices affreux que souffrirent les Chrétiens , par tous les efforts de la sagesse humaine & toutes les passions réunies ? Leurs attaques n'ont servi qu'à répandre le Christianisme dans tout l'univers , & il a subsisté toujours glorieux , toujours triomphant. Il est donc l'ouvrage du Tout-Puissant , il n'a pas besoin d'autre soutien , & ne redoute aucun des efforts des hommes & de l'Enfer.

Enfin , nous rapportons , avec répugnance , les blasphèmes de l'auteur contre la Croix adorable du Sauveur. Ce signe , dévoué jadis à l'opprobre & à l'infamie , est devenu par la mort de Jésus - Christ à jamais digne de nos hommages. Depuis que le Tout-Puissant a voulu , par ce signe précieux , sauver l'univers , il n'est pas un seul Temple , un seul Autel consacré au vrai Dieu , où l'on n'ait contemplé ce trophée de la Puissance Divine. On le voit briller dans les maisons des particuliers , dans les places publi-

publiques, sur le front même des Rois (a). Les Chrétiens ont voulu que l'image salutaire de la Croix leur fût toujours présente, pour ne pas perdre de vue le bienfait de la Rédemption, & avoir continuellement les yeux sur Jésus, auteur & consommateur de la Foi (b). Aux pieds de la Croix, ils se forment dans la science du salut, la science de Jésus, & de Jésus crucifié (c), & ils trouvent les secours les plus efficaces contre les puissances de l'Enfer (d).

C'est de ce signe adorable de notre Foi dont l'auteur parle avec un souverain mépris. Ce trône de Jésus expirant, ces détonilles sanglantes des Apôtres, il les appelle des images de terreur & de tristesse, des spectacles de sang, de mort & d'enfer, il s'indigne que le Culte de la Croix ait pris la

(a) Considérez maintenant la gloire de la Croix. Jadis elle fut le jouet d'une troupe sacrilège; maintenant elle brille sur le front des Rois. Ses effets ont montré sa vertu : elle a subjugué l'univers, non par le fer, mais par le bois. (S. Augustin sur le Pseaume 54, n°. 12.)

La Croix est un trophée élevé contre les démons, un glaive puissant contre le péché. La Croix est la volonté du Père, la gloire du Fils, la joie du Saint-Esprit, l'honneur des Anges, la sûreté de l'Eglise, le flambeau de l'univers. (S. Chrysostome, Hom. du Cimet. & de la Croix.)

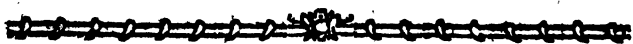
(b) Hebr. c. 12. v. 2.

(c) I. Cor. c. 2. v. 2.

(d) I. Petri. c. 4. v. 1.

place d'une Religion, qu'il dit *embellie & égayée* par les divinités infames de la Grèce & de Rome.

Fut-il jamais d'ennemi plus acharné contre la Croix de Jésus-Christ ?



T I T R E V I I.

Des Mystères.

XXXIII (a).

LA Révélation perfectionnoit la Doctrine d'un Être unique, & il alloit s'établir peut-être une Religion plus épurée ; si les Barbares du Nord, qui inondèrent les Provinces de l'Empire Romain, n'eussent apporté des préjugés sacrés qu'on ne pouvoit chasser que par d'autres fables. Le Christianisme vint se présenter malheureusement à des esprits incapables de le bien entendre ; ils ne le reçurent qu'avec cet appareil de merveilleux dont l'ignorance est toujours avide. L'intérêt le chargea, le défigura de plus en plus, & fit imaginer chaque jour des Dogmes & des Prodiges d'autant plus révéérés qu'ils étoient moins croyables. Les peuples....

(a) In-4^{to}. T. II. p. 334, 335. — T. IV. in-8^{vo}. p. 410, 411.

admirent sans examen toutes les erreurs que les Prêtres, après bien des chicanes, étoient convenus entr'eux d'enseigner à la multitude.

XXXIV (a).

Je m'adresserai à ce Chef & à tout le Corps qu'il préside (le Pape & les Evêques), & je lui dirai simplifiez votre Doctrine, purgez-la d'absurdités abandonnez de bonne grace tous les postes où vous serez forcés : le Monde est trop éclairé pour se repaître plus long-tems d'incompréhensibilités qui répugnent à la raison.

C E N S U R E.

L'homme ne peut se dispenser de croire des Mystères. En lui tout est mystère, son entendement, sa pensée, sa mémoire (b),

(a) In-4to. T. II. p. 312. — T. IV. in-8vo. p. 367.

(b) J'entre dans le trésor de ma mémoire où se conserve ce nombre infini d'images. alors j'appelle ce que je veux faire comparoître devant moi ; & parmi les choses que j'appelle, il y en a qui se présentent sur le champ, & d'autres qui sont un peu plus long-tems à venir. ... Il y en a même qui dans le tems que je demande toute autre chose, viennent se présenter en foule comme si elles vouloient dire : N'est-ce point nous que vous cherchez ?

Tout ce qui est entré en moi se conserve dans ces magasins de ma mémoire ; chaque espèce de choses y est entrée séparément, comme la lumière & les couleurs par les yeux . . . les odeurs par les narines, &c. & elles s'y conservent sans se confondre.

la structure de son corps , les fonctions de ses membres , l'union intime des deux substances dont il est composé. S'il interroge la nature , les êtres animés , les métaux , les végétaux lui présentent de toutes parts une foule de Mystères que les plus sublimes esprits ne peuvent éclaircir. Veut-il pénétrer dans le sanctuaire des sciences ? celle même qui ne procède que par la voie de la démonstration , lui offre des difficultés qu'on n'a point résolues jusqu'à présent , & qu'on ne résoudra peut-être jamais. Que de Mystères dans la nature , quoique par son es-

J'y trouve le Ciel , la terre & la mer je m'y trouve moi-même ma mémoire conserve encore tout ce que j'ai appris des sciences.

Quelle force , ô mon Dieu ! que celle de la mémoire ! Y a-t-il rien de plus grand ; & peut-on jamais admirer assez l'étendue presque infinie de sa capacité.

Mais voici quelque chose de bien plus admirable : lorsque je parle de l'oubli , je parle avec connoissance de ce que je nomme , & pour cela il faut que je m'en souviennne.

Qui est-ce qui peut démêler toutes ces difficultés & accorder tant de choses qui paroissent contraires les unes aux autres. Pour moi j'avoue que j'y succombe , & c'est sous moi-même que je succombe. Je suis à moi-même comme une mine profonde que je ne creuse qu'avec beaucoup de peine & de travail , & dont je ne saurois trouver le fond. Qui y a-t-il de plus près de moi que moi-même ? & cependant je ne puis comprendre ce qui se passe dans ma mémoire , qui n'est autre chose que moi-même , &c. (*Confess. de S. Aug. l. 10. c. 8 & suiv. n°. 12 , 13 , 14 , 15 , 24 , 25.*)

fence elle soit si limitée ! Des nuages bien plus épais environnent l'Être-Suprême, Créateur de l'univers. Ainsi, notre foible raison, lors même qu'elle s'occupe des objets qu'elle peut appercevoir, ne voit autour d'elle que des abîmes qu'elle ne peut sonder !

II. Mais combien d'autres qu'elle ne soupçonne pas même ! Ces profondeurs sacrées d'une nature immense, infinie ; ces merveilles que Dieu, souverainement libre, a pu vouloir accomplir dans la suite des tems. S'il a résolu, dans ses décrets, de révéler ces Mystères à l'homme, pourquoi ne le feroit-il pas ? Seroit-ce parce que ces Mystères sont impénétrables à la raison ? Mais n'est-elle pas forcée d'en admettre beaucoup qu'elle ne concevra jamais ? Seroit-ce faute de moyens ? Mais peuvent-ils manquer à celui qui a tiré l'homme du néant, qui lui a donné la faculté de communiquer à ses semblables ses pensées les plus intimes ? Dieu peut donc révéler à l'homme des Mystères d'un ordre surnaturel.

III. Si le Tout-Puissant se détermine à se révéler ainsi, alors la Doctrine des Mystères, constatée par des signes évidens, produira les plus grands avantages. Elle rendra la Religion plus majestueuse en lui imprimant, pour ainsi dire, le sceau de l'Éternel, qui, immense & infini, ne peut se

découvrir aux hommes, sans étonner leur raison par une foule de Myſtères. Et en effet, comment les rayons de la lumière incréée n'éblouiroient-ils pas de foibles mortels ? Mais la raison, dirigée par la voix de Dieu, marche en ſûreté au milieu de ces ſaintes obſcurités. Le ſacrifice qu'elle fait de ſes répugnances, *en les captivant ſous le joug de la Foi*, joint au ſacrifice du cœur qui immole les paſſions, forme le Culte le plus digne de la Divinité.

IV. Ce ſont tous ces avantages, & beaucoup d'autres auſſi précieux, qui diſtinguent les Myſtères de la Religion Chrétienne. Ils apprennent à l'homme à concevoir une idée plus ſublime d'un Dieu environné de ténèbres ſi majeſtueuſes ; ils lui font ſentir l'excellence de ſa nature. Aſſez heureux pour connoître, par la Foi, les attributs des perſonnes divines, il voit que c'eſt encore en ſa faveur que ſe ſont accomplis, dans la ſuite des tems, les prodiges de l'abaiſſement du Fils de Dieu, de ſes ſouffrances, de ſa mort, de ſa Réſurrection, de ſon Aſcension, &c. Ces Myſtères deviennent auſſi, pour le Chrétien, des motifs puiffans de pratiquer les plus ſublimes vertus. Il y trouve pour modèle le Verbe Divin, & eſpère tout d'un Dieu ſi prodigue de lui-même.

Un des avantages attachés à la Foi des

Myſtères, qu'il eſt important de remarquer, c'eſt que, bien loin d'avilir la raiſon, comme le ſuppoſent fauſſement les incrédules, ſeuls ils lui ont fait reprendre le fil des premières vérités naturelles qu'elle avoit perdues. Car Dieu s'étoit manifeſté à l'univers par des ſignes viſibles de ſa toute puiffance. Il avoit gravé dans le cœur de l'homme, *les préceptes de la loi qu'il devoit remplir (a)*. Mais bientôt la raiſon méconnoiſſant ces vérités, ſe précipita dans les plus honteuſes erreurs ſur la Religion & la Morale (b). Alors Dieu voyant que le Monde, avec la ſageſſe humaine, ne l'avoit point connu dans les ouvrages de la Sageſſe Divine, il lui a plu de ſauver, par la folie de la prédication (des Myſtères), ceux qui croiroient en lui (c). Jéſus crucifié, eſt devenu pour tous, la ſageſſe, la juſtice & la ſanctification (d). Le Monde a tout d'un coup embrasſé la plus

(a) Rom. c. 2. v. 14.

(b) Ils ont transféré l'honneur qui n'eſt dû qu'au Dieu incorruptible, à l'image d'un homme corruptible, & à des figures d'oiſeaux, de bêtes à quatre pieds, & des ſerpens.... Dieu auſſi les a livrés à un ſens dépravé, enſorte qu'ils ont fait des actions indignes de l'homme. Qu'ils ont été remplis de toute ſorte d'injuſtice, de méchanceté, de fornication, d'avarice, de malignité. Ils ont été envieux, meurtriers, querelleurs, trompeurs, &c. (Rom. c. 1. v. 23, 28, 29.)

(c) I. Cor. c. 1. v. 21.

(d) Ibid. v. 30.

sainte des Religions & pratiqué les plus grandes vertus. Pour mieux sentir que le comble de la Sagesse Divine a été de captiver l'homme par la Foi des Mystères, afin de l'empêcher d'errer au hasard, jetez les yeux sur les écoles de ces Philosophes, qui en différens siècles ont voulu l'anéantir, vous en verrez sortir les erreurs les plus monstrueuses. L'auteur, dont nous condamnons les blasphèmes contre les Mystères, n'avance-t-il pas, sur la Religion & sur les mœurs, les paradoxes les plus extravagans & les plus pernicieux ?

V. Ainsi, quand cet écrivain téméraire s'adressant, avec insolence, au souverain Pontife & aux Evêques, Ministres de Dieu sur la terre, leur dit *de ne plus repaître d'incompréhensibilités qui répugnent à la raison, des hommes trop éclairés pour y croire* ; il attaque ouvertement la sagesse & la vertu divine qui brille avec tant d'éclat dans la Doctrine des Mystères ; il veut dépouiller la Religion de sa majesté & de son plus ferme appui. Il veut briser le frein qui seul a retenu, qui seul est capable de retenir la raison dans les bornes de la vérité.

VI. Enfin, comme la Foi des Mystères qui révolte une raison orgueilleuse, est étroitement liée à une Morale qui a dû effrayer les esprits accoutumés à des fables licentieuses,

c'est le comble de la démence & de la folie
d'affurer que „ l'intérêt fit imaginer de pa-
„ reils Dogmes, & qu'ils furent d'autant plus
„ révéérés du peuple ignorant , qu'ils étoient
„ moins croyables „.



T I T R E V I I I .

*Du péché originel , des peines éternelles ,
& de la béatitude céleste.*

X X X V (a).

LA Théologie qui s'est emparée de l'esprit
humain par l'opinion , qui a profité des pre-
mières frayeurs de l'enfance pour en inspirer
d'éternelles à la raison..... après avoir fait
une race d'hommes coupables & malheureux
par la faute d'Adam ; fait une race d'hommes
noirs , pour punir le fraticide de son fils :
c'est de Caïn que sont descendus les Nègres.

X X X V I (b).

Grand Dieu ! quelles extravagances atroces
t'imputent des êtres qui ne parlent & n'a-
gissent que par un bienfait continuel de ta

(a) In-4to. T. III. p. 124.—T. VI. in-8vo. p. 64.

(b) In-4to. T. III. p. 124.—T. VI. in-8vo. p. 64, 65.

puissance , & qui te font agir & parler suivant les ridicules caprices de leur ignorance présumptueuse ? Sont-ce les démons qui te blasphèment , ou les hommes qui se disent tes ministres ? Si pourtant à ton égard on peut appeller blasphèmes les discours de ces foibles créatures , dont l'existence est si loin de toi , & dont la voix t'insulte sans être entendue , comme l'insecte qui murmure dans l'herbe sous les pieds de l'homme qui passe & ne l'entend pas.

XXXVII (a).

Ils (les habitans de la Pensylvanie.) admettent l'Enfer & le Paradis , mais rejettent avec raison l'éternité des peines. La doctrine du péché originel est pour eux un blasphème impie qu'ils abhorrent.

XXXVIII (b).

Une Religion mystique voudroit envain substituer à cette espérance (de penser qu'en quittant le Monde on ne perd pas l'espérance d'y renaître) celle des plaisirs spirituels & d'une béatitude céleste. Les hommes préfèrent à ces idées vagues & abstraites la jouissance des sensations qui ont déjà fait leur bonheur....

(a) In-4to. T. IV. p. 277 , 278. — T. IX. in-8vo. p. 26.

(b) In-4to. T. I. p. 58. — T. I. in-8vo. p. 111 , 112.

Heureux encore les peuples dont la Religion offre au moins des mensonges agréables!

C E N S U R E.

La mort est venue par un homme ; la résurrection des morts doit venir aussi par un homme. Et comme tous meurent en Adam, tous revivront aussi en Jésus-Christ (a)..... Et comme le péché est entré dans le Monde par un seul homme, & la mort par le péché, ainsi la mort est passée dans tous les hommes, par ce seul homme en qui tous ont péché (b).... Comme c'est par le péché d'un seul homme que tous les hommes sont tombés dans la condamnation, ainsi c'est par la justice d'un seul que tous reçoivent la justification de la vie (c). Tel est le fondement de la Religion Chrétienne. Ainsi, „ tous les enfans d'Adam „ entrent dans ce Monde chargés des chaînes „ du péché & de la damnation, & aucun „ d'eux ne peut en être délivré s'il ne re- „ naît en J. C. Nous devons être assez fer- „ mement persuadés de ce Dogme, pour „ croire que celui qui en douterait est étran- „ ger à la Religion Chrétienne, & n'a au- „ cun droit à la grace que J. C. donne aux „ petits & aux grands (d) „.

(a) I. Corint. c. 15. v. 21, 22.

(b) Rom. c. 5. v. 12.

(c) v. 18.

(d) S. Aug. Ep. adopt. nov. Ed. n°, 190.

L'auteur cherche donc à anéantir le Mystère de la Rédemption, à renverser le fondement de la Foi, lorsqu'il traite d'*extravagance atroce* la doctrine du péché originel, lorsqu'employant de ridicules plaisanteries, il dit que la Théologie, » après avoir fait » une race d'hommes coupables par la faute » d'Adam, fait une race d'hommes noirs » pour punir le fratricide de son fils ». C'est un article de Foi que *les hommes sont tous enfans de colère (a)*; mais la saine Théologie n'a jamais prétendu que la couleur des Nègres fût un châtiment du péché de Caïn qui s'étendit à ses enfans; & comment auroit-elle pu l'enseigner, puisque la Révélation nous apprend que la race de Caïn fut, ainsi que le reste des hommes, engloutie dans les eaux du déluge, que Noé seul & ses enfans furent conservés, & qu'ils sont les pères de tous ceux qui habitent la surface de la terre (b)?

Le dogme du péché originel est sans doute un des Mystères les plus obscurs; mais il n'en est pas de plus solennellement professé. Il a toujours été un des premiers articles de la Foi des Chrétiens, qui dans tous les tems se sont empressés de purifier leurs enfans dans les eaux du Baptême. Or, plus ce Mystère est incompréhensible, plus il est certain qu'il

(a) Eph. c. 2. v. 3.

(b) Genes. c. 7.

a été révélé. Et comment concevoir que l'esprit humain eût pu inventer un dogme aussi étranger à toutes ses idées, & l'univers l'admettre ?

II. La Théologie n'a point imaginé que des châtimens éternels étoient réservés aux méchans ; elle n'a point, comme le prétend l'auteur, *profité des premières frayeurs de l'enfance pour en inspirer d'éternelles à la raison*. C'est J. C. lui-même qui nous enseigne que les méchans doivent être précipités dans l'Enfer, où le ver qui ronge ne meurt point, & où le feu ne s'éteint jamais (a) ; & , lorsqu'il parle de la sentence que doit prononcer le Souverain des vivans & des morts, il dit que les méchans iront dans le supplice éternel, & les justes dans la vie éternelle (b). Voilà ce que la Religion nous ordonne de croire, sous peine d'encourir ces châtimens, qui n'ont point de fin.

III. Cet impie, à qui les blasphèmes ne coûtent rien, ne se contente pas de rejeter l'éternité des peines ; il ose encore traiter d'idées vagues & abstraites, l'attente où nous sommes de la béatitude céleste & de l'avènement glorieux du grand Dieu & de notre Sauveur J. C. (c). qui prépare

(a) Marci. c. 9. v. 44, 45.

(b) Matth. c. 25. v. 46.

(c) Epi. ad. Tit. c. 2. v. 13.

à ses Élus un bonheur ineffable, & les enivrera d'un torrent de délices (a). Les hommes, selon lui, doivent préférer à cette béatitude céleste, l'espérance des plaisirs grossiers qu'ils ont déjà goûtés sur la terre. Il félicite les peuples dont la Religion offre au moins des mensonges agréables. C'est ainsi qu'il détruit l'attente d'une autre vie; il la regarde comme l'ouvrage de l'imposture: & non content de traiter de mensonge la récompense que la Religion promet dans l'autre vie, *qui est Dieu lui-même*, il ne rougit point de donner la préférence aux mensonges des autres Religions, qui promettent à l'homme la jouissance des plaisirs les plus honteux. Peut-on imaginer quelque chose de plus insensé & qui outrage davantage la majesté & la bonté d'un Dieu rémunérateur?

IV. L'auteur tend à l'Athéisme au moins pratique, lorsqu'il insinue, „ qu'on ne peut
 „ appeller blasphèmes à l'égard de la Divi-
 „ nité les discours (impies) de ces foibles
 „ créatures dont l'existence est si loin d'elle,
 „ & dont la voix l'insulte sans être enten-
 „ due, comme l'insecte qui murmure dans
 „ l'herbe sous les pieds de l'homme qui passe
 „ & ne l'entend pas „ !

(a) Psal. 35.

1^o. Prétendre que Dieu ne s'embarrasse pas des actions des hommes, c'est ne reconnoître un Dieu que de nom, puisque s'il existe, sa providence veille sur l'ordre moral. 2^o. Dire qu'il est trop élevé pour être offensé des impiétés des mortels, c'est non-seulement l'outrager, mais encore enhardir les méchans au crime. On pourroit alors insulter impunément à la Divinité, & se porter à toutes sortes d'excès.

C'est bien le cas d'appliquer ici ce que l'auteur a eu l'audace de dire en parlant des Chrétiens : *Grand Dieu ! sont-ce les démons qui te blasphément, ou un homme qui ne parle & n'agit que par un bienfait continuel de ta puissance (a) ?*



T I T R E I X.

De l'Église.

XXXIX (b).

DES débris des superstitions païennes & des sectes philosophiques, il se forma un corps de Rites & de Dogmes, que la fim-

(a) Proposition 36.

(b) In-4to. T. IV. p. 464. — T. X. in-8vo. p. 7.

plicité des premiers Chrétiens sanctifia par une piété vraie & touchante ; mais qui laissèrent en même-tems un germe de disputes & de débats, d'où sortit cette complication de passions qu'on voile & qu'on trouve sous le nom de zèle. Ces dissensions enfantèrent des Écoles, des Docteurs, un Tribunal, une Hiérarchie. Le Christianisme avoit commencé par des pêcheurs qui ne savoient que l'Évangile ; il fut achevé par des Évêques qui formèrent l'Église.

X L (a).

Originairement la primauté de ce Siège (de Rome) sur les autres n'étoit fondée que sur un jeu de mots : *Tu es Pierre, & sur cette pierre j'édifierai mon Église*. Différentes causes concoururent dans la suite à cimenter cette prérogative.

X L I (b).

Ils (les écrivains de la Religion Réformée) ont démontré que l'Église assemblée en Concile, & composée de Prélats intriguans, sous les Empereurs de la primitive Église, ignorans & débauchés dans les tems de barbarie, ambitieux & fastueux dans les siècles

(a) In-4to. T. IV. p. 527, 528. — T. X. in-8vo. p. 130.

(b) In-4to. T. IV. p. 466. — T. X. in-8vo. p. 11.

siècles du schisme, qu'une telle Église ne devoit pas être plus éclairée, de lumières sur-naturelles que le Vicaire de Jésus; que l'Esprit de Dieu ne se communiquoit pas plus visiblement à deux cens Pères du Concile, qu'au Saint Père, souvent le plus méchant des hommes; que des Allemands & des Espagnols sans science, des François sans mœurs, des Italiens sans aucune vertu, n'étoient pas aussi disposés à l'Esprit de Révélation, qu'un simple troupeau de payfans qui cherchent Dieu de bonne foi dans la prière & le travail. Enfin, s'ils n'ont pu soutenir leur nouveau système aux yeux de la raison; ils ont très-bien détruit celui de l'ancienne Église.

X L I I (a).

Par une impulsion, fondée dans la nature même des Religions, le Catholicisme tend sans cesse au Protestantisme; le Protestantisme au Socinianisme; le Socinianisme au Déisme; le Déisme au Scepticisme. L'incrédulité est devenue trop générale pour qu'on puisse espérer, avec quelque fondement, de redonner aux anciens Dogmes l'ascendant dont ils ont joui durant tant de siècles..... Il seroit de la dignité, comme de la sagesse de

(a) In-4to. T. IV. p. 468.—T. X. in-8vo. p. 14.

blement par-là, les Rits & les Dogmes que l'Eglise a reçus de J. C. & de ses Apôtres; „ car il dit que la simplicité des *premiers* „ *Chrétiens* sanctifia, par une piété vraie „ & touchante, ces Rits & ces Dogmes „, qu'il fait couler d'une source aussi impure.

II. *Les discussions, les disputes & les débats* enfantèrent, selon lui, la *Hiérarchie* que l'Ecriture nous apprend avoir été instituée par J. C. & le *Tribunal* qui juge les Controverses. Assertion aussi absurde qu'impie. Comment, en effet, seroit-il possible que du foyer des dissensions & du sein même de l'Anarchie, fussent sortis les moyens les plus efficaces de concilier les esprits & d'entretenir l'ordre & la paix; une *subordination* constante parmi les Ministres de l'Evangile, un *Tribunal* dont les décisions sont *irréfragables*, qui impose silence, & ordonne de croire?

III. H prétend que la *Primauté* de St Pierre & de ses successeurs n'est fondée que sur un vain jeu de mots: ce sont les paroles de J. C.: *Tu es Pierre, & sur cette pierre je bâtirai mon Eglise* (a). Mais étoit-il donc indigne d'un Dieu d'exprimer par une allusion, la prérogative qu'il accordoit à son Apôtre? Pour se convaincre que tel est le

(a) Matth. c. 16. v. 18.

vrai sens de cette allusion ; il ne faut que faire attention à la force des expressions dont se sert J. C. Aussi tous les Catholiques ont-ils toujours reconnu dans le successeur de Pierre la *Primauté* ; comme une prérogative de droit divin.

IV. „ Le Christianisme, ajoute-t-il, avoit
 „ commencé par des Pêcheurs qui ne sa-
 „ voient que l'Évangile, il fut achevé par
 „ des Evêques qui formèrent l'Eglise „. Ce-
 pendant Jésus-Christ avoit promis de *bâtir*
lui-même son Eglise. Cette Eglise, depuis
 le moment où l'Homme-Dieu lui a donné
 naissance, a toujours réprouvé la nouveauté.
 „ Lorsqu'elle fait de nouveaux décrets, elle
 „ se propose seulement de rendre plus *dis-*
 „ *tincte* la Foi des mêmes vérités qu'on
 „ croyoit déjà d'une foi *implicite*, de les
 „ inculquer plus fortement, & de leur faire
 „ rendre un hommage plus solennel. Dans
 „ ses décisions nouvelles, l'Eglise ne fait que
 „ consigner par écrit les Dogmes que jus-
 „ ques-là elle avoit conservés par *tradi-*
 „ *tion* (a) „.

V. Si l'on en croit l'auteur, „ les écrivains
 „ Protestans ont démontré que l'Eglise ne
 „ devoit pas être plus éclairée de lumières
 „ surnaturelles que le Vicaire de Jésus ; que

(a) Vinc. Lirin. Comm. I. n. 23.

„ l'Esprit-Divin ne se communiquoit pas plus
 „ au St Père qu'à des Évêques ignorans &
 „ débauchés, qui n'étoient pas aussi dispo-
 „ sés à l'Esprit de Révélation qu'un simple
 „ troupeau de paysans qui cherchent Dieu
 „ de bonne foi dans la prière & le travail „
Il ajoute que „ s'ils n'ont pu soutenir leur
 „ nouveau système aux yeux de la raison,
 „ ils ont très-bien détruit celui de l'ancienne
 „ Église „

L'Église gémit, hélas! & gémira toujours
 de voir quelquefois ceux qui sont élevés au-
 dessus des autres, déshonorer par leurs mœurs,
 la dignité du saint Ministère : mais l'auteur
 se rend coupable de la plus odieuse calom-
 nie, quand il peint de si noires couleurs les
 successeurs de St Pierre & les autres Évê-
 ques. Combien n'en a-t-on pas vu dans tous
 les siècles; combien n'en voit-on pas encore
 qui, par des mœurs dignes de leur vocation,
 par leurs talens & leurs vertus, ont fait &
 font également honneur à la Religion, à la
 patrie ? D'ailleurs, l'auteur fait bien que l'as-
 sistance continuelle de l'Esprit-Saint que J. C.
 a promise à son Église, que le don d'in-
 faillibilité qu'il lui a accordé ne dépend point
 des mœurs & des qualités des Évêques. C'est
 une *grace purement gratuite*, comme disent
 les Théologiens, qui peut exister même dans
 de mauvais Ministres. Ne vit-on pas autre-

fois le Prophète impur que le Roi de Moab avoit fait venir pour maudire Israël ; annoncer la naissance du Messie (a) ? & l'ambitieux Pontife des Juifs , au moment même où il tramoit la perte de J. C. , ne prophétisa-t-il pas sur le Mystère auguste de la Rédemption du genre humain (b) ? Tant que les Pharisiens furent assis sur la chaire de Moïse , J. C. , en les traitant *d'hypocrites & de sépulcres blanchis* , veut qu'on défère à leur autorité dans tout ce qui a rapport à la loi (c).

Ainsi , toutes les fois que les Evêques définissent un point de Doctrine , qu'ils soient *assemblés en Concile ou dispersés* dans leurs sièges , quelles que soient les mœurs & la capacité de chacun d'eux en particulier , leur consentement constitue l'autorité visible de l'Eglise qui ne peut se tromper , & J. C. veut que *quiconque n'y déférera pas , soit*

(a) Une étoile sortira de Jacob , & un rejeton sortira d'Israël. (*Liv. des Nombres. c. 24. v. 17.*)

(b) Caïphe dit : Vous ne considérez pas qu'il vous est avantageux qu'un seul homme meure pour le peuple , & que toute la nation ne périsse point. Or , il ne disoit pas cela de lui-même : mais étant Grand-Prêtre de cette année-là , il prophétisa que Jésus devoit mourir pour la nation des Juifs : & non-seulement pour cette nation , mais aussi pour rassembler & réunir les enfans de Dieu qui étoient dispersés. (*S. Jean. c. 11. v. 49 , 50 , 51.*)

(c) Les Scribes & les Pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse ; observez donc & faites tout ce qu'ils vous disent. (*S. Matth. c. 23. v. 2 , 3.*)

regardé comme un païen & un publicain (a).

VI. C'est une suite naturelle des choses, que le Socinianisme naisse du Protestantisme, le Dérisme du Socinianisme, & du Dérisme le Septicisme. En effet, dès que l'homme a abandonné la voie de la vérité, dès qu'il ne suit plus d'autre guide que lui-même, il faut qu'il erre au gré d'une foule d'opinions qui se détruisent mutuellement, & qu'il tombe d'erreurs en erreurs. Ce malheur n'est point à craindre pour celui qui se laisse conduire par l'autorité de l'Eglise Catholique, qui écoute des Pasteurs, organes de l'Esprit-Saint, & se tient toujours attaché à la colonne & à la base de la vérité (b).

Vincent de Lerins dit éloquemment à ce sujet (c) : „ Laissez à l'impiété la liberté de
 „ retrancher un seul article de ce qui ap-
 „ partient à la Foi : bientôt tout l'édifice
 „ de la Religion s'écroulera. Et en effet,
 „ si on peut rejeter un point de Doctrine,
 „ par la même raison, on pourra en re-
 „ jeter un autre : un troisième, un qua-
 „ trième Dogme ne seront pas plus respectés ;
 „ & dès-lors que chacune des vérités saintes
 „ pourra être rejetée, il n'en restera plus

(a) Matth. c. 18. v. 17.

(b) I. Timoth. c. 3. v. 15.

(c) I. Common. n. 23.

„ aucune. Il en fera de même , s'il est per-
 „ mis d'ajouter quelques nouveaux articles
 „ à la croyance de l'Eglise , y mêler des
 „ opinions étrangères & profanes. Ce ne
 „ sera plus ce dépôt confié par J. C. , où
 „ tout est pur , tout est saint , tout est sans
 „ aucun mélange. L'Eglise ne sera plus cette
 „ chaste Epouse qui n'a ni rides , ni taches.
 „ Elle deviendrait la Babylone prostituée ,
 „ un repaire d'erreurs plus monstrueuses les
 „ unes que les autres. Non , Dieu ne per-
 „ mettra pas qu'aucun des siens se porte à
 „ ces excès qui caractérisent l'impiété. Ils
 „ seront toujours dociles à la voix de l'E-
 „ glise. Cette Eglise de J. C. veille avec le
 „ plus grand soin sur le dépôt qui lui a été
 „ confié ; elle n'y change rien , elle n'en
 „ retranche rien , parce que tout ce qui y
 „ est contenu est nécessaire ; elle n'y ajoute
 „ rien de superflu ; elle conserve tout ce
 „ qu'elle a reçu , sans y rien mêler d'étran-
 „ ger. Tous ses soins tendent à mettre la
 „ dernière main à ce qui avoit déjà été com-
 „ mencé , à confirmer , à assurer les Dogmes
 „ clairement enseignés , enfin à conserver
 „ tous ceux qui ont été définis „.

Tels sont les fondemens de la Foi du Ca-
 tholique ; comment l'auteur a-t-il donc osé
 dire „ que par une impulsion fondée dans
 „ la nature même des Religions , le Ca-

„ tholicisme tend sans cesse au Protestantisme „ ?

VII. *CE DILEMME* : *Où la Religion Chrétienne n'est pas d'institution divine , ou Dieu n'a pas voulu qu'elle fût éternelle , n'est embarrassant que pour un homme accoutumé au blasphème. Jésus-Christ dit expressément : Mon Pere & moi nous sommes une même chose (a)..... Ma Doctrine n'est pas ma Doctrine , mais c'est la Doctrine de celui qui m'a envoyé (b).... Les portes de l'Enfer ne prévaudront point contre elle (mon Église) (c). Par - là , il nous apprend que la Religion Chrétienne est d'institution divine , & qu'elle doit durer éternellement, Révoquer en doute ces vérités , c'est regarder J. C. comme un imposteur.*

Que l'incrédulité , qui attaque tous les jours avec une nouvelle audace , une nouvelle fureur , la Religion , ne croie point triompher. Cette Religion a déjà subsisté plus de dix-sept siècles ; ni la barbarie des tyrans , ni les sophismes des anciens Philosophes , ni les impostures de l'hérésie n'ont pu la détruire ; elle subsistera à jamais , parce que J. C. a dit : Celui qui se laissera tomber sur

(a) Joan. c. 10. v. 30.

(b) Joan. c. 7. v. 16.

(c) Matth. c. 16. v. 18.

cette pierre s'y brisera , & elle écrasera celui sur qui elle tombera (a).

De quel front l'auteur ose-t-il donc avancer que » la Religion Chrétienne ne pourra » désormais s'appuyer que sur l'autorité ci- » vile » ? Affertion pleine de malignité , qu'il ne fait ici que pour livrer la Religion sans défense à ses ennemis , puisqu'il ajoute aussi-tôt qu'il seroit de la sagesse des Gouvernemens de n'avoir » qu'un code de morale , & de livrer le reste (& par conséquent tous les Dogmes.) à des discussions indifférentes »..... *Il avoit dit auparavant* , » qu'il est important que dans toutes » les contrées.... les Souverains & les Dépositaires de leur autorité , ne soient attachés à aucun Dogme , à aucune Secte , » à aucun Culte religieux (b) ,,,

XLIV (c).

L'État, ce me semble, n'est pas fait pour la Religion ; mais la Religion est faite pour l'État. Premier principe.

L'intérêt général est la règle de tout ce qui doit subsister dans l'État. Second principe.

(a) Matth. c. 21. v. 44.

(b) In-4to. T. IV. p. 309.—T. IX. in-8vo. p. 87.

(c) In-4to. T. IV. p. 533, 534.—T. X. in-8vo. p. 141
142.

Le peuple ou l'autorité souveraine, dépositaire de la science, a seul le droit de juger de la conformité de quelque institution que ce soit avec l'intérêt général. Troisième principe.

Ces trois principes me paroissent d'une évidence incontestable, & les propositions qui suivent n'en sont que des corollaires.

C'est donc à cette autorité seule qu'il appartient d'examiner les dogmes & la discipline d'une religion; les dogmes, pour s'assurer si, contraires au sens commun, ils n'exposeroient pas la tranquillité à des troubles d'autant plus dangereux, que les idées d'un bonheur à venir s'y compliqueroient avec le zèle pour la gloire de Dieu, & la soumission à des vérités qu'on regardera comme révélées; la discipline, pour voir si elle ne choque point les mœurs régnantes, n'éteint pas l'esprit patriotique, n'affoiblit pas le courage, ne dégoûte point de l'industrie, du mariage & des affaires publiques, ne nuit pas à la population & à la sociabilité, n'inspire pas le fanatisme & l'intolérance, ne sème point de la division entre les proches de la même famille, entre les familles de la même cité, entre les cités d'un même Royaume, entre les différens Royaumes de la terre, ne diminue point le respect dû aux Souverains & aux Magistrats,

& ne prêche ni des maximes d'une austérité qui attriste, ni des conseils qui mènent à la folie.

Cette autorité, & cette autorité seule peut donc proscrire le Culte établi, en adopter un nouveau, ou même se passer du Culte, si cela lui convient.

XLV (a).

L'État a la suprématie en tout; la distinction d'une Puissance temporelle, & d'une Puissance spirituelle, est une absurdité palpable.

XLVI (b).

Point d'autre Concile que l'assemblée des Ministres du Souverain. Quand les Administrateurs de l'État sont assemblés, l'Eglise est assemblée. Quand l'État a prononcé, l'Eglise n'a plus rien à dire.

Point d'autres canons que les édits des Princes & les arrêts des Cours de Judicature.

XLVII (c).

Point d'autres Apôtres que le Législateur & les Magistrats.

(a) In-4to. T. IV. p. 534.—T. X. in-8vo. p. 143.

(b) In-4to. T. IV. p. 534.—T. X. in-8vo. p. 143.

(c) In-4to. T. IV. p. 535.—T. X. in-8vo. p. 145.

Point d'autres Livres Sacrés que ceux qu'ils auront reconnus pour tels.

Rien de droit divin que le bien de la République.

C E N S U R E.

Ces propositions renversent les premiers principes de la Foi. Elles tendent manifestement à représenter J. C. & les Apôtres comme des séditeux & des rebelles ; elles introduisent , en matière de Religion , le Scepticisme le plus illimité , & sapent les fondemens de la Loi naturelle.

1°. J. C. choisit , pour prêcher son Évangile , des hommes de la lie du peuple , & qui n'avoient aucune autorité sur leurs concitoyens ; il leur ordonne , à eux seuls , d'*instruire & de baptiser les nations (a)*. Ces hommes , choisis par J. C. , se croient seuls en droit de décider les questions qui peuvent s'élever ; seuls ils nomment un Apôtre à la place de celui qui avoit trahi leur Maître ; seuls ils instituent les Diacres (b). Le décret qu'ils portent sur les cérémonies légales , ils le portent au nom du Saint-Esprit : *Il a paru , disent-ils , bon au Saint-Esprit & à nous (c)*. Et ils ordonnent qu'il soit observé dans les

(a) Matth. c. 28. v. 20.

(b) Act. c. 6. v. 2.

(c) Ibid. c. 15. v. 28.

Églises; enfin ils livrent les rebelles à Satan (a). Qui ne voit dans cette conduite la sanction d'une Puissance spirituelle, expressement distinguée de la Puissance temporelle. C'est donc bouleverser & détruire entièrement ce plan d'administration dressé par J. C. lui-même, que de prétendre „ que la distinction d'une Puissance spirituelle & d'une „ Puissance temporelle, est une absurdité „ palpable que c'est à l'autorité seule „ (du Magistrat) qu'il appartient d'examiner les dogmes & la discipline d'une religion.... qu'il n'y a point d'autres canons „ que les édits des Princes & les arrêts „ des Cours de Judicature..... qu'il n'y „ a point d'autres Livres Sacrés que ceux „ qu'ils ont reconnus pour tels..... point „ d'autres Conciles que l'assemblée des Ministres du Souverain, &c. „.

II. Les propositions ci-dessus énoncées, tendent directement à faire passer J. C. & les Apôtres pour des séditeux & des rebelles. J. C. avertit ses Apôtres qu'ils seront traduits devant les Tribunaux. (b). Il leur ordonne de prêcher sur le haut des maisons ce qu'ils auront entendu, & de ne pas craindre ceux qui peuvent tuer le corps (c).

(a) I. Timoth. c. 1. §. 20.

(b) Matth. c. 10. §. 18.

(c) Ibid. §. 27, 28.

Ce divin Maître donne l'exemple à ses Apôtres; il annonce sa Doctrine sans la permission du Magistrat, en vertu du pouvoir qu'il déclare avoir reçu *de son Père* (a). Les Scribes, les Pharisiens, les Princes des Prêtres qui gouvernoient la République, s'élèvent contre cette Doctrine; Jésus-Christ leur reproche vivement de résister à la vérité, & continue de prêcher jusques sur la Croix où il expire (b).

Les Magistrats font aux Apôtres des défenses réitérées de *parler, d'enseigner au nom de J. C.* (c). Ils répondent : *Nous ne pouvons pas ne pas dire ce que nous avons vu & entendu* (d). Chargés de chaînes, battus de verges, traités de rebelles aux ordonnances des Empereurs, *parce qu'ils soutiennent qu'il y a un autre Roi, qu'ils nomment Jésus* (e) : ils aiment mieux mourir que de garder le silence.

Si c'est à l'autorité seule du Magistrat qu'il appartient d'examiner les dogmes & la discipline d'une Religion. J. C. & les Apôtres, en prêchant contre l'ordre des Magistrats, ont donc été rebelles à l'autorité légitime.

(a) Joan. c. 5. 6, 7. passim.

(b) Matth. c. 27. passim.

(c) Act. c. 4. 7. 18.

(d) Ibid. 7. 20.

(e) Act. c. 17. 7.

légitime. Les Magistrats ont eu droit de sévir contr'eux, & de les traiter comme des perturbateurs du repos public ; & c'est avec justice qu'ils furent punis du dernier supplice. Blasphème qu'on ne peut entendre sans horreur.

III. L'auteur introduit le Scepticisme le plus illimité en matière de Religion. En effet, selon lui, le *Législateur & les Magistrats sont les seuls Apôtres qu'on doive écouter*. Ainsi, à quelque secte qu'ils soient attachés, fussent-ils mahométans ou païens, ce sera un devoir d'embrasser leurs erreurs. Leurs superstitions les plus folles & les plus impies ne méritent plus ce nom. Point d'autre superstition désormais, point d'autre erreur que de n'être point de la Religion du Prince, ou d'en professer une, s'il les a toutes prosrites ; car l'auteur a poussé la témérité jusqu'à dire que le Magistrat a non-seulement le droit „ de proscrire l'ancien culte & d'en adopter un nouveau, „ mais même de *s'en passer si cela lui convient* „.

IV. Il s'ape les fondemens de la Loi naturelle. Le brigandage & l'adultère cesseront d'être des crimes, si les décrets des Princes ou les sentences des Magistrats les autorisent. Ces conséquences n'effraient point l'auteur ; & quoiqu'au jugement d'un Païen,

elles soient le comble de l'extravagance (a), il a l'impudence de les admettre dans son Code de Morale (b).

Puisque les propositions ci-dessus énoncées entraînent des conséquences si absurdes, si impies, l'auteur se joue donc avec une infigne mauvaise foi de la crédulité de ses lecteurs, lorsqu'il les donne comme des Corollaires qui suivent évidemment de principes incontestables.

D'abord ce premier principe : *L'État n'est pas fait pour la Religion, mais la Religion est faite pour l'État*, est absolument faux dans le sens de l'auteur. L'homme naît pour la Religion & la société; de là découlent différens devoirs envers Dieu & la Patrie. Les uns sont subordonnés aux autres. Les premiers regardent Dieu, les seconds la Patrie (c). Ils sont étroitement liés entre eux. Les devoirs envers la Patrie ont rapport à la Religion, & les devoirs de Religion tournent à l'avantage de la Patrie. Il suit de là, 1^o. que la Religion est bien faite pour l'État, mais non pas pour l'État seul, & que dans les devoirs qu'elle prescrit, les premiers sont ceux que l'homme doit remplir envers

(a) Cic. l. I. de Leg.

(b) Voyez les propositions citées au Tit. III. de la Morale.

(c) Cic. l. I. de Off. n. ult.

son Dieu. Il suit de là , 2^o. que l'État lui-même est fait pour la Religion , en tant qu'il n'a pas le droit d'empêcher l'homme de rendre à Dieu le culte qui lui est dû , qu'il doit protéger la vraie Religion , & lui attacher les citoyens par un culte extérieur & public.

Cet autre principe : L'intérêt général est la règle de tout ce qui doit subsister dans l'État , est vrai , si on ne parle que de la Loi humaine , il est évidemment absurde si on entend la Loi divine. La Loi humaine dépend absolument des circonstances des lieux , des tems & des personnes ; elle doit être asservie aux intérêts de l'État gouverné par le Législateur : mais la Loi divine , soit celle qui est appelée Naturelle , soit celle qui est appelée Positive , sont fondées , l'une sur la pure volonté de Dieu , l'autre sur la nature même des choses : elles sont toutes deux indépendantes du caprice ou des jugemens des hommes. Toutes deux concourent sans doute au bonheur du genre humain ; mais il n'est pas permis à l'homme de juger , d'après ce qu'il croit être le bien de l'État , s'il doit les admettre ou les rejeter.

~~La fausse raison qui , prenant sa source dans la nature des choses , détourné du vrai , excite au bien , apprend du Magistrat , ainsi~~

qu'aux autres hommes, à remplir en tout tems & en tous lieux les devoirs qu'impose la Loi naturelle (a). Quant à la Loi positive que Dieu se détermine à porter dans le tems, tous les hommes, *sans excepter le Magistrat*, sont obligés de s'y soumettre, lorsque son existence est démontrée par les Prophéties, les Miracles & les autres motifs de *crédibilité* qui nous font connoître que Dieu a parlé aux hommes.

Il suit de là que le droit accordé par l'auteur, dans le troisième principe, au Peuple & au Magistrat de *juger de la conformité de quelque institution que ce soit avec le bien général*, ne peut s'étendre jusqu'à faire le Peuple ou le Magistrat, arbitre de la Loi naturelle & de la Religion révélée.

Lorsque dans le premier Corollaire l'auteur parle en général des défauts dans le Dogme ou dans la Morale, qui font qu'une Religion mérite d'être proscrite par le Magistrat, il est incontestable qu'il a en vue la Religion Chrétienne. En effet, dans les propositions déjà extraites, & dans celles que nous rapporterons, l'auteur dit expressément, que *les Dogmes de l'Évangile répugnent à la raison* (b)..... que la Mo-

(a) Cic. l. II. de Leg.

(b) Voyez Titre 7 des Mystères;

rale est contraire au bonheur & à la population... qu'elle détourne l'homme des soins de sa maison, pour le porter à l'oisiveté..... qu'elle enjoint d'égorger sans pitié tout ce qui s'écarte des opinions dominantes..... qu'elle est barbare, extravagante, &c. (a).

Ainsi l'auteur entasse mensonges sur mensonges, calomnies sur calomnies, pour représenter la Religion digne de l'exécration du Magistrat, & méritant plus que tous les autres cultes, d'être à jamais proscrire.

C'est pourquoi la Faculté condamne les propositions contenues dans l'article II De la Religion révélée, sous ces titres : De la Religion Juive. De Jésus-Christ. De l'établissement de la Religion Chrétienne. Des Prophéties & des Miracles. Des Martyrs. Des fruits qu'a produits la Religion Chrétienne. Des Mystères en général. Du péché originel, des peines éternelles & de la vie future. De l'Eglise, comme respectivement fausses, absurdes, calomnieuses, hérétiques, impies, blasphématoires contre Moyse, les Martyrs, les Apôtres, Jésus-Christ lui-même, & les Mystères adorables qu'il est venu accomplir sur la terre, avancées avec frénésie, dans le dessein

(a) Propositions 13, 15, 28, 49, 50, 51, 52.

sacrilège d'anéantir la Religion Chrétienne ; toute Révélation , tout Culte , la Loi naturelle , tendantes enfin à l'Athéisme au moins pratique.

ARTICLE III.

De la Morale.

TITRE I.

Des conseils évangéliques.

XLVIII (a).

LES Peuples Sauvages ont des Magiciens , les Barbares Gaulois ont eu des Druides , les Romains des Vestales , & le Midi de l'Europe ce glorifie encore d'avoir des Religieuses. Chez les Sauvages se sont les vieilles femmes qui deviennent les nourrices de la superstition..... Chez les Peuples demi-civilisés ou tout-à-fait policés , c'est la jeunesse & la beauté qui servent d'instrument

(a) In-4to. T. I. p. 535. — T. I. in-8vo. p. 258.

& de soutien au Culte religieux, en s'y dévouant par un sacrifice public & solennel. Mais combien ce dévouement, même volontaire, outrage la raison, l'humanité & la Religion.

X L I X (a).

Le vœu de chasteté répugne à la nature, & nuit à la population; le vœu de pauvreté n'est que d'un inepte ou d'un paresseux; le vœu d'obéissance à quelque autre puissance qu'à la dominante & à la loi, est d'un esclave ou d'un rebelle.

L (b).

Les siècles de barbarie attachèrent parmi nous (au célibat) une sorte de vénération qui n'est pas encore généralement tombée, malgré les réclamations continuelles de la nature, de la raison, de la société.

L I (c).

L'homme en sa folie a cru trouver la sagesse. Une foule d'êtres vivent dans une sorte de société qui sépare à jamais les deux sexes. L'un & l'autre isolés dans des cel-

(a) In-4to. T. IV. p. 535. — T. X. in-8vo. p. 144, 145.

(b) In-4to. T. II. p. 282. — T. IV. in-8vo. p. 309.

(c) In-4to. T. IV. p. 59. — T. VIII. in-8vo. p. 113, 114.

lules, où pour être heureux ils n'auroient qu'à se réunir, consomment les plus beaux jours de leur vie à étouffer & à détester le penchant qui les attire à travers les prisons & les portes de fer que la peur a élevées entre des cœurs tendres & des âmes innocentes. Où est l'impiété, sinon dans l'inhumanité de ces institutions sombres & féroces qui dénaturent l'homme pour le diviniser, qui le rendent stupide, imbécille & muet comme les bêtes, pour qu'il devienne semblable aux Anges?

C E N S U R E.

Il falloit, sans doute, que le Fils de Dieu s'élevât au-dessus des Précepteurs du genre humain, autant par la pureté de sa Morale, que par la sublimité de sa Doctrine. Les anciens Philosophes avoient donné des leçons sur la tempérance. Elles se réduisoient à défendre à l'homme tout excès. Il n'appartenoit qu'à Jésus-Christ de lui apprendre à mépriser tous les plaisirs, à s'abstenir même de ce qui n'est pas défendu. Des l'aurore du Christianisme, tous les fidèles n'avoient qu'un cœur & qu'une âme (a) & aucun d'eux ne considéroit ce qu'il possédoit, comme étant à lui en particulier; mais

(a) Act. 4. 13. 32

toutes choses étoient communes..... ils vendoient leurs terres & leurs biens, & les distribuoient à tous selon le besoin que chacun en avoit (a). Les avis que l'Apôtre donne aux Corinthiens sur le célibat, prouvent qu'il y avoit dès-lors un grand nombre de vierges de l'un & de l'autre sexe.

Cette Morale, enseignée par le Fils de Dieu lui-même (b), qui fait l'honneur & la gloire de notre sainte Religion, qui manifeste dans notre chair mortelle la vie de Jésus (c), l'auteur cherche à la renverser & à la détruire dans ces propositions, où il affirme que „ le vœu de chasteté répugne „ à la nature & à la raison, que l'humanité & la société réclament contre lui..... „ où il taxe d'impies, d'inhumaines & de féroces les institutions qui séparent à jamais „ les deux sexes..... où il assimile le dévouement des vierges saintes, aux artifices & aux mystères scandaleux des Magiciennes & des Druidesses qui servoient à entretenir la superstition..... où il ajoute enfin

(a) Act. c. 2. §. 45.

(b) Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez, & donnez-le aux pauvres, & vous aurez un trésor dans le Ciel (S. Mathieu. c. 19. §. 21.)

Tous ne sont pas capables de porter cette parole (il n'est pas avantageux de se marier); mais ceux-là seulement à qui il a été donné. (S. Mathieu. c. 19. §. 11.)

(c) II. Cor. c. 4. §. 11.

que „ le vœu de pauvreté n'est que d'un
 „ inepte ou d'un paresseux ; le vœu d'o-
 „ béissance d'un esclave ou d'un rebelle „.

L'état du mariage est , sans doute , celui
 qui convient au genre humain , pris dans sa
 généralité : ainsi Dieu l'a ordonné , lorsqu'il
 a dit à nos premiers Pères : *Croissez & mul-
 tipliez (a)*. La Religion , loin de s'opposer
 à cette institution primitive du Créateur ,
 l'honore & lui donne un nouveau degré de
 perfection (b). Elle avertit le Chrétien que
 le mariage mérite d'être traité avec sainteté ,
 que le lit nuptial peut & doit être sans tache (c).
 Elle ordonne le mariage à tous ceux qui
 n'ont pas le don de continence , & elle en-
 seigne que tous ne l'ont pas reçu (d). Elle loue
 la femme qui a bien élevé ses enfans (e) ; elle
 représente , comme l'image des plus subli-
 mes Mystères , l'union des deux époux , &
 elle ordonne de croire que J. C. l'a élevée
 à la dignité de Sacrement dans la Loi nou-
 velle (f).

Ainsi donc la Religion consacre de nou-
 veau l'institution primitive & sainte du ma-
 riage , afin qu'il naisse à la Patrie des citoyens.

(a) Genes. c. 1. v. 28.

(b) Hebr. c. 13. v. 4.

(c) I. Cor. c. 7. v. 9.

(d) Math. c. 19. v. 11.

(e) I. Timoth. c. 5. v. 10.

(f) Ephes. c. 5. v. 32.

qui en soient l'ornement. Fidèles à ses leçons, les Chrétiens rempliront tous les devoirs qu'impose la société. Aucun emploi ne leur est interdit. Ils peuvent même recueillir les biens qu'une sage industrie procure; les honneurs, qui sont la récompense des talens, ou l'avantage de la naissance. Seulement il leur est défendu de *commettre des injustices pour acquérir les biens de ce monde, & de s'y attacher lorsqu'ils les possèdent (a).*

La Religion, il est vrai, propose un état plus parfait, où l'homme, exempt des devoirs qu'impose le mariage, serve Dieu plus librement; mais ici, elle *n'ordonne point, elle conseille (b).* Et quoi! lorsque le souverain Maître de tout aura pourvu à la propagation du genre humain, au bien de la société, il ne pourroit choisir & se réserver des serviteurs qui, émules de la pureté des Anges, ne *s'occupent que des choses du Ciel (c),* méprisent celles de la terre, renoncent à tout, à eux-mêmes, s'offrent sans cesse en sacrifice, & *portent continuellement en leur corps l'image des souffrances de J. C. (d)?*

(a) Psal. 61.

(b) Quant aux Vierges, je n'ai point reçu de commandement du Seigneur, mais voici le conseil que je donne.
(I. Ep. aux Corinth. c. 7. §. 25.)

(c) I. Cor. c. 7. §. 34.

(d) II. Cor. c. 4. §. 10.

Il convenoit à une Religion , dont l'unique but est d'élever l'homme au-dessus de tout ce qui peut l'attacher ici-bas , de montrer du moins la voie d'une perfection aussi sublime. Par-là , elle ajoute à l'excellence de notre nature , que des Païens eux-mêmes croyoient avilie par tout plaisir sensuel (a).

Ce seroit le comble de l'injustice que de prétendre que la pratique de ces conseils évangéliques nuit au bien de la société. Si l'on voit des célibataires accabler l'État du poids de leur inutilité , ce ne sont pas ceux que la Religion consacre , mais ces hommes qu'un libertinage effréné éloigne du mariage. Voilà ceux qui avilissent cet état respectable , qui détruisent les mœurs , qui privent la société de citoyens. La Religion condamne & abhorre ces dérèglemens , que la fausse Philosophie de ce siècle a malheureusement rendus si communs.

S'il est quelques *rebelles* , ce sont ceux qui , à l'exemple de l'auteur (b) , s'élèvent insolemment contre toute autorité divine & humaine , & non les fidèles qu'un vœu d'obéissance attache aux pieds des Autels : ceux-ci seront , si l'on veut , *insensés* , *foibles* ,

(a) Cicero. lib. 1. de Off.

(b) Voyez l'article IV du Gouvernement.

méprisés, mais pour l'amour de J. C. (a). Si quelques-uns d'entr'eux s'abandonnent à l'oisiveté, ce crime leur est personnel, & il seroit injuste de le rejeter sur la Religion qui apprend à tous les Chrétiens (b), que celui qui reste oisif est un insensé.... que l'oisiveté est la source de beaucoup de vices (c)..... & que le paresseux qui ne veut point travailler, ne mérite pas de manger (d).

T I T R E I I.

Des Préceptes de la Morale de l'Évangile.

LII (e).

LEur empire (des Ministres de la Religion) étoit si absolu, qu'ils étoient parvenus à établir une Morale barbare qui mettoit les seuls plaisirs qui fassent supporter la vie, au rang des plus grands forfaits; une Morale abjecte qui imposoit l'obligation de se plaire dans l'humiliation & dans l'opprobre; une Morale extravagante qui menaçoit des

(a) I. Cor. c. 4. v. 19.

(b) Prov. c. 12. v. 11.

(c) Eccli. c. 33. v. 29.

(d) II. Thess. c. 3. v. 10.

(e) In-4to. T. IV, p. 689. — T. X, in-8vo. p. 446.

mêmes supplices & les foiblesses de l'amour & les actions les plus atroces; une Morale superstitieuse qui enjoignoit d'égorger sans pitié tout ce qui s'écartoit des opinions dominantes; une Morale puérile qui fondoit les devoirs les plus essentiels sur des contes également dégoûtans & ridicules; une Morale intéressée qui n'admettoit de vertus que celles qui étoient utiles au Sacerdoce, ni de crimes, que ce qui leur étoit contraire.

LIII (a).

On ne voit pas que la secte de Sintos ait eu la manie d'ériger en crimes des actions innocentes par elles-mêmes; manie si dangereuse pour les mœurs.... Les Prêtres de Sintos disoient que les plaisirs innocens des hommes étoient agréables à la Divinité, que la meilleure manière d'honorer les Camis, c'étoit d'imiter leurs vertus & de jouir, dès ce monde, du bonheur dont ils jouissent dans l'autre. Conformément à cette opinion les Japonnois, après avoir fait la prière dans des Temples, toujours situés au milieu d'agréables bocages, alloient chez des courtisannes qui habitoient des maisons ordinairement bâties dans ces lieux consacrés à la dévotion & à l'amour.

(a) In-4to. T. I. p. 131. — T. I. in-8vo. p. 256, 257.

LIV (a).

Quoiqu'il en soit des raisons soit religieuses ou politiques, qui ont introduit & cimenté le célibat monastique en Europe, on ne doit pas du moins juger avec rigueur les institutions contraires, que le climat a dû sans doute établir en des régions où le Ciel & le Sol parlent si puissamment en faveur du vœu le plus ardent de la nature. Si c'est une vertu sous la zone tempérée d'étouffer les desirs qui portent les deux sexes à s'aimer & à s'unir; céder à ce penchant est un devoir plus cher & plus sacré sous le climat brûlant du Japon.

LV (b).

Dans les pays où la Religion ne peut réprimer l'amour, il y a peut-être de la sagesse à le changer en culte..... Que de biens dont la Religion pourroit faire des vertus & la récompense de la vertu; mais qu'elle profane & dénature quand elle les représente comme un sentier de crimes, de malheurs & de peines! Oh! que les hommes se sont éloignés des fondemens de la Morale, en s'écartant des premiers sentimens de la na-

(a) In-4to. T. I. p. 132, 133. — T. I. in-8vo. p. 259.

(b) In-4to. T. I. p. 133. — T. I. in-8vo. p. 260.

ture. Ils ont cherché les liens de la société dans des erreurs périssables & funestes. Si l'homme avoit besoin d'illusions pour vivre en paix avec l'homme, que ne les prenoit-il dans les plus délicieux penchans de son cœur? Quel Moraliste, quel Législateur sublime saura trouver dans les besoins qui tendent à la conservation, & à la reproduction de l'espèce, les moyens les plus sûrs de multiplier les individus & de les rendre heureux? Qu'il faut plaindre les âmes froides, insensibles, malheureuses & dures, à qui ces sentimens, ces vœux d'un cœur honnête paroîtroient un délire ou même un attentat.

C E N S U R E.

L'auteur, dans ces propositions, outrage, avec la dernière audace, la Religion & les mœurs.

I. Lorsqu'il dit que la Morale de l'Évangile est fondée sur *des contes également dégoûtans & ridicules*, il vomit de nouveaux blasphèmes contre les Mystères & les Dogmes de la Religion Chrétienne.

II. C'est par des calomnies atroces que l'auteur cherche à rendre la Religion odieuse; il la représente „ enjoignant d'égorger „ sans pitié tout ce qui s'écarte des opinions dominantes, n'admettant de ver-

tus

» tés que celles qui sont utiles au Sacer-
 » doce (a). » Mais, 1^{re}. les Princes, les Ma-
 gistrats, les peuples, les époux, les pères,
 les enfans, les maîtres, les serviteurs ne
 trouvent-ils pas, dans l'enseignement de la
 Religion, chacun les devoirs de leur état,
 & les motifs les plus forts pour les remplir? 2^{de}.
 J. C. nous ordonne d'aimer tous les hom-
 mes, même nos ennemis (b). Ce précepte
 ne souffre point d'exception. Aussi l'Eglise,
 animée de l'esprit de charité de son divin
 Époux, est-elle pleine de tendresse pour
 ceux même qui sont dans l'erreur (c). Si
 des enfans rebelles refusent de l'écouter,
 elle emploie, il est vrai, contre eux les pé-
 nes spirituelles que J. C. lui a donné le droit
 d'infliger (d); mais c'est toujours à regret,
 & dans le dessein de les retirer des pièges
 du démon qui les retient captifs, afin que
 leur ame soit sauvée au jour de N. S. J. C. Si,
 opiniâtres dans l'erreur, ils cherchent à ren-
 verser les fondemens de la Foi, alors elle
 implore le secours des Princes que Dieu lui
 a donné pour être ses protecteurs sur la
 terre; mais elle leur recommande en mê-
 me-tems de ne point sortir des bornes que

(a) Rom. c. 13. & alibi passim.

(b) Matth. c. 5. v. 44.

(c) 2. Thimoth. c. 2. v. 26.

(d) I. Cor. c. 5. v. 5.

prescrit la charité. Est-ce-là une Religion *superstitieuse* qui se repaît du sang des infortunés qui sont dans l'erreur (a)?

III. L'auteur appelle la Morale de l'Évangile, une Morale *abjecte*, parce qu'elle impose l'obligation de se plaire dans l'humiliation & dans l'opprobre? Mais n'est-ce pas une des plus grandes preuves de la divinité de la Religion, qu'elle ait pu abaisser à ce point l'orgueil de l'homme, & lui persuader ce qui répugne le plus aux maximes du monde? Gardons-nous cependant de croire que la Morale de l'Évangile énerve l'ame de ses Disciples & les rende incapables de faire de grandes choses. On a vu, & on verra toujours des héros chrétiens recommandables par toutes les qualités de l'esprit & du cœur, celles même qui font les *hommes d'État*. Ces héros sont d'autant plus grands, qu'au faite de la gloire, ils sauront mépriser ces vains honneurs, & que s'il leur arrivoit des disgraces éclatantes, jamais leur ame n'en seroit abattue.

IV. C'est *extravagance*, suivant l'auteur, c'est *barbarie* d'ordonner à l'homme de dompter les passions de l'amour, de les représenter comme un sentier *de crimes & de malheurs*.... Il regarde les plaisirs charnels

(a) Isai. c. 49. v. 23.

comme les *seuls* qui fassent supporter la vie. Le plus grand moraliste, le plus sublime législateur seroit, selon lui, celui qui sauroit y trouver les moyens les plus sûrs de rendre l'homme heureux. Non content de vouloir en faire des vertus & des récompenses de la vertu, il pense qu'il pourroit être quelquefois de la sagesse de les changer en culte.

Ces assertions impies, absurdes, obscènes, condamnées par la Faculté dans un ouvrage qui a pour titre : *De l'Esprit*, n'ont pas besoin d'être réfutées. Comment ont-elles pu sortir de la bouche d'un homme ; on croiroit, au jugement d'un Païen, entendre une brute (a) ? Mais où l'auteur montre une impudence cynique sans exemple, c'est lorsqu'il approuve la prostitution qui, suivant lui, fait partie du culte des Japonois, & qu'il la traite de devoir plus cher & plus sacré, que celui de la chasteté pour les Vierges consacrées à Dieu.

(a) Quelques-uns prétendent & soutiennent que la volupté est le souverain bien. Cette parole est le cri de la brute. Mais peut-on l'entendre sortir de la bouche d'un homme. Dieu t'a donné une ame dont la nature est au-dessus de tout ce qui existe ; & tu t'abaisserois, tu t'avilirois jusqu'à ne mettre aucune différence entre toi & les bêtes. (Cicéron. *Parad. à M. Brutus.*)



T I T R E III.

De la Morale de l'auteur.

XXV (a).

Quel est le fondement & le rempart des loix ? les mœurs..... Que de livres inutiles (sur la Morale), que de livres même pernicieux. Ils sont la plupart l'ouvrage des Prêtres & de leurs Disciples, qui ne voulant pas voir que la Religion ne devoit considérer les hommes que dans leurs rapports avec la Divinité, il falloit chercher une autre base aux rapports que les hommes avoient entre eux. S'il y a une Morale universelle, elle ne peut être l'effet d'une cause particulière,..... Si les Ministres de la Religion ont paru penser autrement, c'est que par leur système ils devenoient les maîtres de régler toutes les actions des hommes ; ils dispoient de toutes les fortunes, de toutes les volontés. Ils s'assuroient au nom du Ciel le gouvernement arbitraire de la terre.

LVII (b).

Les bonnes mœurs exigeroient (donc)

(a) In-4to. T. IV. p. 687, 688, 689. — T. X. in-8vo. p. 443, 444, 445.

(b) In-4to. T. IV. p. 694. — T. X. in-8vo. p. 456, 457.

une réforme préliminaire qui réduisit les Codes (naturel, civil, religieux) à l'identité. La Religion ne devoit nous défendre ou nous prescrire que ce qui nous seroit prescrit ou défendu par la loi civile, & les loix civiles & religieuses se modéler sur la loi naturelle qui a été, qui est & qui sera toujours la plus forte. D'où l'on voit que le vrai Législateur est encore à naître; que ce ne fut ni Moyse, ni Solon, ni Numa, ni Mahomet, ni même Confucius;..... & qu'à ne considérer que la Morale, ils (les hommes) seroient peut-être moins éloignés du bien, s'ils étoient restés sous l'état simple & innocent de certains sauvages : car rien n'est si difficile que de déraciner des préjugés invétérés & sanctifiés.

LVIII (a).

Au tribunal de la Philosophie & de la raison, la Morale est une science, dont l'objet est la conservation & le bonheur commun de l'espèce humaine. C'est à ce double but que ses règles doivent se rapporter. Leur principe physique, constant & éternel est dans l'homme même, dans la similitude d'organisation d'un homme à un autre; similitude d'organisation qui entraîne celle

(a) In-4to. T. IV. p. 690. — T. X. in-8vo. p. 447, 448.

des mêmes besoins, des mêmes plaisirs, des mêmes peines, de la même force, de la même foiblesse; source de la nécessité de la société.... Voilà l'origine des liens particuliers & des vertus domestiques; voilà l'origine des liens généraux & des vertus publiques; voilà la source de la notion d'une utilité personnelle & générale; voilà la source de tous les pactes individuels & de toutes les loix.

LIX (a).

Il n'y a proprement qu'une vertu, c'est la justice; & qu'un devoir, c'est de se rendre heureux..... Il y a deux tribunaux, celui de la nature & celui des loix. L'un connoît des délits de l'homme contre ses semblables; l'autre des délits de l'homme contre lui-même. La loi châtie les crimes; la nature châtie les vices. La loi montre le gibet à l'assassin: la nature montre ou l'hydropisie, ou la phtisie à l'intempérant.

LX (b).

Les obligations de l'homme isolé me sont inconnues; je n'en vois ni l'origine ni le terme; puisqu'il vit seul, il a droit de ne

(a) In-4to. T. IV. p. 690. — T. X. in-8vo. p. 448.

(b) In-4to. T. IV. p. 691. — T. X. in-8vo. p. 450.

vivre que pour lui seul. Nul être n'est en droit d'exiger de lui des secours qu'il n'implore pas.

LXI (a)

(Ainsi) ce fut avec la société que commença le devoir.

Le devoir peut donc être défini, l'obligation rigoureuse de faire ce qui convient à la société.

LXII (b)

Le maintien de l'ordre, encore une fois, constitue donc toute la Morale. Ses principes sont constans & uniformes : mais leur application varie quelquefois à raison du climat & de la situation locale ou politique des peuples. En général la polygamie est plus naturelle aux pays chauds qu'aux pays froids. Cependant les circonstances du tems dérogeant à la loi du climat, peuvent ordonner la monogamie dans une île d'Afrique, & permettre la polygamie au Kamtschatka.... Mais rien ne peut autoriser l'adultère & la fornication dans ces deux zones, quand les conventions ont établi les loix du mariage ou de la propriété dans l'usage des femmes.

(a) In-4to. T. IV. p. 692. — T. X. in-8vo. p. 452.
 (b) In-4to. T. IV. p. 692, 693. — T. X. in-8vo. p. 453.

Ce qui est larcin dans un état où la propriété se trouve justement répartie, devient usufruit dans un état où les biens sont communs. Ainsi le vol & l'adultère n'étoient pas permis à Sparte ; mais le droit public y permettoit ce qu'on regarde ailleurs comme vol & comme adultère. Ce n'étoit pas la femme & le bien d'autrui qu'on prenoit alors ; mais la femme & le bien de tous, quand les loix accordoient pour récompense à l'adultère ce qu'elle pouvoit se procurer.

Il n'y a point de vice qui naisse d'autant de vices & qui en produise un plus grand nombre, que l'incontinence d'un sexe dont la pudeur & la modestie sont le véritable apanage & la plus belle parure. Je n'entends point par incontinence la promiscuité des femmes, le sage Platon la conseille dans sa République : ni leur pluralité, le présent des contrées ardentes & voluptueuses de l'Orient ; ni la liberté, soit indéfinie, soit limitée que l'usage lui accorde en certains pays de se prêter aux desirs de plusieurs hommes. C'est

(a) In-4to. T. IV. p. 693. — T. X. in-8vo. p. 454.

(b) In-4to. T. IV. p. 697. — T. X. in-8vo. p. 461.

chez quelques peuples un des devoirs de l'hospitalité, chez d'autres un moyen de perfectionner l'espèce humaine, ailleurs une offrande faite aux Dieux, un acte de piété consacré par la Religion : j'appelle incontinence tout commerce entre les deux sexes interdit par les loix de l'État.

L X V (a).

Par-tout on connoît le juste & l'injuste ; mais on n'a pas attaché universellement ces idées aux mêmes actions. L'Iroquois ou le Huron qui tuent leur père d'un coup de massue, plutôt que de l'exposer à mourir de faim ou sur le bûcher de l'ennemi, croient faire un acte de piété filiale, en obéissant aux dernières volontés de ce père qui leur demande la mort comme une grâce. Les moyens les plus opposés en apparences tendent tous également au même but, au maintien & à la prospérité du corps politique.

Voilà cette Morale universelle qui tenant à la nature de l'homme, tient à la nature des sociétés : cette Morale, qui peut bien varier dans ses applications, mais jamais dans son essence : cette Morale enfin, à laquelle toutes les loix doivent se rapporter, se subordonner.

(a) In-4to. T. IV. p. 693. — T. X. in-8vo. p. 454.

L X V I (a).

Elle (une bonne législation) formera la Morale sur le physique du climat. . . . La sainteté des mœurs doit s'établir par l'opinion.

L X V I I (b).

Desir de jouir , liberté de jouir , il n'y a que ces deux ressorts d'activité , que ces deux principes de sociabilité parmi les hommes.

L X V I I I (c).

Je dirois volontiers aux Souverains : Si vous voulez que vos loix soient observées , qu'elles ne contrarient jamais la nature. Je dirois aux Prêtres : Que votre Morale ne s'oppose pas aux plaisirs innocens. Tonnez , menacez les uns & les autres tant qu'il vous plaira ; ouvrez à nos yeux des cachots , les enfers sous nos pas , vous n'étoufferez pas en moi le vœu d'être heureux. Je veux être heureux. C'est le premier article d'un Code antérieur à toute législation , à tout système religieux.

C E N S U R E.

L'auteur reconnoît , & c'est une vérité

(a) In-4to. T. IV. p. 369. — T. IX. in-8vo. p. 204.

(b) In-4to. T. I. p. 678. — T. III. in-8vo. p. 250.

(c) In-4to. T. I. p. 297. — T. II. in-8vo. p. 71 , 72.

incontestable, que les mœurs *sont le fondement & le rempart des loix*. Mais il prétend être le seul qui ait connu la saine Morale, & la vérité est qu'il l'anéantit.

„ Quelle est la véritable loi ? C'est la
 „ droite raison, invariable, éternelle, con-
 „ forme à la nature, & répandue dans tous
 „ les hommes. Elle leur commande le bien,
 „ elle leur défend le mal..... On ne peut
 „ ni l'abolir, ni en retrancher, ni faire des
 „ loix contraires à celle-là. Personne ne peut
 „ en être dispensé ni par le Sénat, ni par
 „ le peuple..... Elle n'est point autre
 „ à Rome, autre à Athènes; autre au-
 „ jourd'hui & autre demain : universelle,
 „ immortelle, elle obligera toutes les na-
 „ tions, & dans tous les tems, C'est ainsi
 „ que Dieu sera éternellement lui seul &
 „ l'Instruteur & le Souverain de tous les
 „ hommes. Il a conçu le plan de cette loi,
 „ & c'est à lui seul qu'appartenoit le droit
 „ de l'examiner & de la publier (a) „.

C'est ainsi qu'autrefois l'Orateur romain traçoit cette loi *sacrée*, que chacun porte écrite au fond de son cœur. Il n'y a qu'un homme étranger à lui-même, & qui oublie ce que sa condition d'homme lui prescrit, qui puisse la méconnoître. Or l'auteur en-

(a) Cicer. Fragm. l. 3. de Repub.

treprend de la détruire dans ses propositions.

I. Il ne laisse aucune base à la loi naturelle, lorsqu'il l'isole entièrement de la Religion. Si cette loi n'a pris naissance dans le sein de la Divinité, si Dieu n'en ordonne l'exécution, si l'espoir des récompenses ne lui imprime une sanction durable, où est sa force ? Comment en tout tems, en tous lieux sa voix pourra-t-elle être entendue de tous les hommes ? Guidés par les circonstances, ils ne verront de honteux & d'honnête que ce qui contrariera ou favorisera leurs caprices & leurs passions ; l'intérêt personnel établira le juste & l'injuste. *Une loi constante, éternelle, immuable*, ne peut être promulguée & ratifiée que par une autorité qui émane du Maître & du Juge de tout. Il suit de là que la loi naturelle ne peut avoir de force qu'autant qu'elle est jointe à l'idée d'un Dieu qui ordonne & qui punit, & par conséquent qu'elle ne peut être isolée de la Religion. La similitude d'organisation, de facultés, d'affections avertit tous les hommes qu'ils ont des devoirs à remplir les uns envers les autres. Mais ne les verroit-on pas mépriser impunément cet ordre de la nature, s'ils n'étoient persuadés que le Créateur de l'univers, qui a fait tous les hommes si ressemblant, veille sur les actions de chacun d'eux ; qu'elles seront jugées à son Tribunal

pour être ou récompensées ou punies. Telle est la *sanction* que la Religion doit nécessairement imprimer à la Morale. Tel est le *principe immuable, universel*, sur lequel elle est appuyée. Mais non-seulement l'auteur ne veut point que la Religion tourne les regards de l'homme vers le Tribunal de l'Être-Suprême, il ose même nier que ce Tribunal existe, lorsqu'il prétend qu'il n'y a que deux espèces de châtimens ; les *maladies* que la nature montre aux intempérans ; les *supplices* que la loi montre aux scélérats & à tous les ennemis de la tranquillité publique.

II. Les fondemens de la Morale étant renversés, l'édifice entier doit nécessairement s'écrouler. Et en effet, l'auteur lui donne pour unique objet *la conservation & le bonheur commun de l'espèce humaine*. Selon lui, il n'y a qu'une vertu, la *justice* ; qu'un devoir, *se rendre heureux*. Celui qui vit séparé de ses semblables ne leur doit rien. On ne peut rien demander à celui qui n'exige rien....
 » Le devoir commença avec la société. Il peut
 », être défini l'obligation rigoureuse de faire
 », ce qui convient à la société.,..... *Désir*
 », *de jouir, liberté de jouir* ; il n'y a que ces
 », deux ressorts d'activités, que ces deux principes de sociabilité parmi les hommes.,
 Dans ces propositions, l'auteur veut faire secouer à l'homme le joug de tous les de-

voirs; 1^o. *envers Dieu*, dont l'idée est bannie de son Code de Morale: 2^o. *envers lui-même*; il pourra être incontinent, débauché, s'il ne redoute point les maladies, fruits de l'intempérance, ou s'il pense qu'il lui en coûtera moins de s'y exposer, que de mettre un frein à ses desirs: 3^o. *envers ses semblables*; il pourra refuser des secours à l'indigent, s'il n'en attend aucun de lui: 4^o. *envers la société*; car si le *desir de jouir & la liberté de jouir* sont les seuls principes de sociabilité, on verra bientôt ce même *desir*, cette même *liberté* dissoudre la société. Chacun en jouira tant qu'il y trouvera son avantage, & doit briser ses liens, s'il est de son intérêt de le faire.

Tel est le Code de la Morale que donne ce nouveau Précepteur du genre humain, pour être la règle des actions de chaque particulier.

III. Le droit public que l'auteur établit à l'égard des mœurs, n'est pas moins monstrueux. Tout ce qu'on peut imaginer de plus criminel, de plus abominable, il le permet *au climat*, à *l'opinion*, aux *loix civiles*. Ainsi, il ne regarde point comme *adultères* les Spartiates, chez qui les femmes étoient communes. Il n'entend par *incontinence* ni la pluralité des femmes établie en Orient, ni la liberté que l'usage leur accorde en cer-

ains pays de se prêter aux desirs de plusieurs hommes : *l'incontinence*, suivant lui, est seulement tout commerce entre les deux sexes, *interdit par les loix de l'État*. Ainsi, *l'adultère*, la *fornication* ne seront des crimes que lorsque ces loix ne les autoriseront point.

Ici l'auteur foule aux pieds tout sentiment de pudeur ; là, tous ceux de l'humanité. Il loue comme une de ces actions que dans certaines circonstances la prospérité du corps politique exige, & que par conséquent ordonnent les vrais principes de la Morale, le crime du sauvage, qui ose lever une massue sur un père accablé de vieillesse.

L'auteur n'a point rougi de nous donner ces horribles & monstrueuses opinions, comme *la vraie science de la Morale*, tenant à la nature de l'homme, dont il n'est pas permis de s'écarter ; de beaucoup supérieure à celle qu'enseignèrent à leurs Disciples, Moïse, Solon, Numa, Confucius, que l'auteur paroît mettre au-dessus de Moïse ; & qui pourroit le dire sans frémir ! *Jésus-Christ lui-même*. Car quoiqu'il ne l'ait pas nommé, il est bien éloigné de lui accorder quelque préférence sur les autres Législateurs, puisqu'il appelle toutes les opinions morales qui ont la Religion pour base, des *préjugés invétérés* qui mettent au-dessous du sauvage les hommes qui en sont imbus ;

puisque'il dit expressément que le *vrai Législateur est encore à naître*.

C'est pourquoi la Faculté condamne les propositions contenues dans le troisieme Article *De la Morale*, sous ces trois titres: *Des Conseils évangéliques. Des Préceptes de l'Évangile, & De la Morale de l'auteur*, comme respectivement insensées, obscènes; n'ayant pu être avancées que par une fureur aveugle pour les passions les plus honteuses, pleines d'une impudence cynique, hérétiques, impies, blasphématoires envers Moïse, envers Jésus-Christ lui-même, renversant la Morale de l'Évangile, la distinction du bien & du mal moral qui dérive de l'Essence immuable des choses, & que la Révélation nous a rendue plus sensible; ôtant à toutes les loix leur force, leur sanction; anéantissant tous les devoirs de l'homme envers Dieu, le prochain, soi-même; sentant l'Athéisme au moins pratique; tendant à détruire tout droit naturel, divin & humain; détestables & exécrables.



ARTICLE.

ARTICLE IV.

Sur le Gouvernement.

TITRE I.

De l'origine de la Puissance souveraine.

LXIX (a).

ELes (toutes les nations, en voyant la prospérité de la Pensylvanie) crurent enfin qu'un peuple pouvoit être heureux sans maîtres & sans Prêtres. L'homme a besoin de l'un & de l'autre, si l'on en croit l'imposture & la flatterie qui parlent dans les Temples & dans les Cours.... L'homme juste & libre ne demande qu'un Dieu qui soit père, des égaux qui le chérissent, & des loix qui le protègent.

LXX (b).

Leur surprise. (des Caraïbes) fut extrême lorsqu'ils remarquèrent de la subordination

(a) In-4to. T. IV. p. 275. — T. IX. in-8vo. p. 21.

(b) In-4to. T. III. p. 20, 21. — T. V. in-8vo. p. 253.

entre les Européens. Ce système blessait si fort leurs idées, qu'ils regardoient comme des esclaves ceux qui avoient la lâcheté de recevoir des ordres & de les exécuter. Si les femmes étoient soumises chez eux, c'étoit une suite naturelle de la foiblesse de leur sexe : mais comment, mais pourquoi les hommes les plus robustes servoient-ils les moins forts ? Comment un seul commandoit-il à tous ? la guerre, la fourberie, la superstition ne leur avoient pas encore résolu ce problème.

LXXI (a).

Cette tête élevée vers les cieux n'est pas faite à l'image du Créateur pour se courber devant un homme. Aucun n'est plus qu'un autre que par le choix, que de l'aveu de tous.

LXXII (b).

Ceux-ci (les Rois) ne tiennent, disent-ils, leur pouvoir que de Dieu seul. Cette maxime imaginée par le Clergé qui ne met les Rois au-dessus des peuples, que pour commander aux Rois même, au nom de la Divinité, n'est donc qu'une chaîne de fer qui tient une nation entière aux pieds d'un seul homme.

(a) In 4to. T. IV. p. 646.—T. X. in-8vo. p. 362.

(b) In 4to. T. IV. p. 116.—T. VIII. in-8vo. p. 223, 224.

LXXIII (a).

Mais pourquoi l'autorité voudrait-elle se déguiser qu'elle vient des hommes..... puisqu'on reçoit du peuple tous les fruits de l'obéissance, pourquoi ne pas accepter de lui seul tous les droits de l'autorité?.....

Mais qu'a-t-on besoin d'invoquer le nom sacré de Dieu dont il est si facile d'abuser? Dans les siècles malheureux de l'enthousiasme de Religion, on a pu repaître de mots ambigus, les esprits égarés par un fanatisme épidémique; mais dans le calme de la paix & de la raison..... est-ce alors qu'il faut encore chercher dans les ténèbres de l'ignorance & de l'erreur, les fondemens d'une autorité légitime?

LXXIV (b).

Les nations en général sont plus faites pour sentir que pour penser. La plupart ne se sont jamais avisées d'analyser la nature du pouvoir qui les gouverne. Elles obéissent sans réflexion & parce qu'elles ont l'habitude d'obéir. L'origine & l'objet des premières associations nationales leur étant inconnues, toute résistance à leur volonté leur paroît

(a) In-4to. T. IV. p. 118.—T. VIII. in-8vo. p. 226, 227.

(b) In-4to. T. IV. p. 383, 384. — T. IX. in-8vo. p. 233, 234.

un crime. C'est principalement dans les États où les principes de la Législation se confondent avec ceux de la Religion, que cet aveuglement est ordinaire. L'habitude de croire favorise l'habitude de souffrir..... (L'ame) se fait un devoir de résignation comme de bassesse, & baissant toutes les chaînes avec respect, tremble d'examiner les loix comme les dogmes..... C'est par ce double abus de la crédulité & de l'autorité, que toutes les absurdités en matière de culte & de politique se sont introduites dans le Monde pour écraser les hommes. Aussi le premier signal de la liberté chez les nations les a portées à seconder ces deux jougs à la fois. Et l'époque où l'Esprit humain commença à discuter les abus de l'Église & du Clergé, est celle où la raison sentit enfin les droits des peuples, & où le courage essaya de poser les premières bornes au despotisme.

LXXV (a).

Veut-on précipiter un peuple dans une abjection dont il ne se relèvera jamais, on n'a qu'à consacrer le titre de Despote par celui de Père. Par-tout, les enfans qui osent lever la main sur leurs parens sont des

(a) In-4to. T. I. p. 118, 119. — T. I. in-8vo. p. 231, 232.

monstres rares : & malgré l'autorité des loix qui l'imitent l'autorité paternelle , les parens qui maltraitent leurs enfans ne sont malheureusement par-tout que des monstres trop communs. L'enfant ne demande point à son père compte de sa conduite. La liberté sans cesse en péril , si le chef est à l'abri de toute poursuite , par sa qualité infiniment respectable de Père , sera nulle sous un Despote qui imposera un silence absolu sur son administration.....

Quel est parmi nous l'effet du despotisme paternel ? Le respect extérieur & une haine impuissante & secrète pour les pères. Quel a été , & quel est chez toutes les nations l'effet du despotisme civil ? La bassesse & l'extinction de toute vertu.

C E N S U R E.

» Il est , chez les hommes , un penchant
 » naturel qui les porte à maintenir l'ordre
 » auquel est attaché leur repos & leur con-
 » servation. Otez les Puissances légitimes ,
 » cet ordre est anéanti. En effet , l'Auto-
 » rité Suprême & légitime une fois détruite ,
 » l'on avouera que les meurtres , les bri-
 » gandages se commettent impunément :
 » tous les crimes se débordent sans que rien
 » puisse les arrêter. Delà , il suit que la loi

„ à tous, c'est un problème qui ne peut
 „ être résolu que par la guerre, la fourbe-
 „ rie & la superstition (a). La tête de
 „ l'homme, élevée vers les cieux, n'est pas
 „ faite pour se courber devant un autre (b).
 Cette belle maxime de la Religion que toute
 puissance vient de Dieu, il la prétend ima-
 ginée dans les „ ténèbres de l'ignorance &
 „ de l'erreur par la superstition (c). Il l'ap-
 „ pelle une *chaîne de fer*, qui tient une na-
 „ tion entière sous les pieds d'un seul hom-
 „ me (d). „ Enfin, il enseigne „ qu'il suffit
 „ à l'homme d'avoir un Dieu qui soit
 „ Père, des *égaux* qui le *chérissent*, & des
 „ loix qui le protègent (e). „ Mais n'ad-
 mettre aucune Puissance souveraine, c'est
 ôter ce qui peut donner aux loix la sanc-
 tion dont elles ont besoin. C'est, d'après les
 propres paroles de l'auteur, *prêcher au peu-
 ple la chimère de l'égalité, la plus dange-
 reuse de toutes : c'est l'inviter au meurtre,
 au pillage, & le changer en bête féroce* (f).

(a) Proposition 70.

(b) L'auteur parle du Gouvernement François. (Proposition 71.)

(c) Proposition 73.

(d) Proposition 72.

(e) Proposition 69.

(f) La chimère de l'égalité est la plus dangereuse de toutes dans une société policée ; prêcher ce système au peuple, ce n'est point lui rappeler ses droits, c'est

II. Il gémit sur le sort des peuples opprimés, selon lui, sous le joug tyrannique de la Religion & de l'autorité; il prétend que la soumission aux Dogmes & aux Puissances légitimes, est la source de tous les maux qui ont accablé les hommes dans tous les tems. Il n'y a qu'un *impie*, un *rebelle* qui puisse tenir un pareil langage. Mais il reconnoît que la soumission des peuples à la Foi Catholique a été la mesure de leur respect pour l'Autorité Suprême (2). Cet aveu est précieux. Il prouve combien la Religion doit être chère aux peuples & aux Rois, puisqu'à son sort est attaché celui des Puissances souveraines, & par conséquent le bonheur de la société, dont la conservation & la tranquillité dépendent du respect des peuples pour l'autorité souveraine, & de leur fidélité à lui obéir.

III. Les bons citoyens ont toujours cru qu'il étoit aussi doux qu'avantageux de donner aux Rois le nom de *Pères*. Ce nom que l'amour a dicté apprend aux Rois que dans le premier âge du Monde, leur puissance étoit l'image de l'autorité paternelle,

l'inviter au meurtre & au pillage, c'est déchaîner des animaux domestiques, & les changer en bêtes féroces.
(*In-4to. T. IV. p. 268. — T. IX. in-8vo. p. 7.*)

(2) Proposition 74.

qu'ils doivent l'exercer en Pères, aimer leurs sujets, leur faire du bien. & les protéger. Il apprend aux sujets à aimer, à honorer les Rois comme leurs Pères. Cette union des cœurs est la base de la prospérité de l'État, qui présente le tableau d'une famille immense dont tous les membres sont unis par les liens d'une tendresse mutuelle. Les bons Princes ont toujours ambitionné le nom de *Pères de la Patrie*. Ils l'ont toujours regardé comme leur plus beau titre & le plus doux témoignage de la reconnaissance. Dans tous les tems les peuples l'ont déferé aux Princes vertueux qui s'étoient occupés de leur bonheur.

Que l'auteur est éloigné de ces sentimens! il les a en horreur. Il regarde comme le dernier des malheurs de consacrer, par le titre de *Père*, celui de *Despote* [& par *Despote*, il est évident qu'il entend *tous les Rois* (a)]. Les raisons qu'il en donne font frémir. C'est, dit-il, „ parce que ce nom de „ *Père* est trop souvent celui de *monstres*, „ n'y ayant rien de plus commun que les „ parens qui maltraitent leurs enfans; & „ parce que ce titre rendra le Prince trop „ respectable à ses sujets, qui n'oseront pas „ lui demander compte de son administra-

(a) Voyez propositions 76, 77, 78.

„ tion (a) ». Enfin, il termine ces horreurs par une atrocité, lorsqu'il dit que du despotisme des pères, il suit „ que les enfans ont bien „ pour eux un *respect extérieur*, mais qu'au „ dedans d'eux-mêmes ils leur vouent *une* „ *haine impuissante* ». Ainsi donc pour soulever l'univers contre les Rois, l'auteur ne rougit pas de mettre en avant la calomnie la plus atroce, de rendre odieuse l'autorité paternelle; & par le plus détestable de tous les crimes (b), d'anéantir cette tendresse mutuelle que la nature elle-même inspire aux pères & aux enfans, & qui est le fondement de toutes les vertus nécessaires à la société.



T I T R E I I.

Des remèdes que l'auteur propose contre la tyrannie.

LXXVI(c).

P Ar Gouvernement (bon & utile) il ne faut pas entendre ces constitutions bisarrées de l'Europe, qui sont un mélange insensé de loix sacrées & profanes.

(a) Proposition 75.

(b) Cicero. de Amicitia.

(c) In-4to. T. IV. p. 364. — T. IX. in-8vo. p. 196.

LXXVII (a).

Quand un Gouvernement sacerdotal & militaire a mis tout sous le joug, même les opinions; quand l'homme impositeur a persuadé à l'homme armé qu'il tenoit du Ciel le droit d'opprimer la terre, il n'est plus aucune ombre de liberté pour les peuples policés.

LXXVIII (b).

Voilà le tableau de tous les peuples de la terre, si vous en exceptez peut-être quelques républiques de sauvages. Des préjugés absurdes ont dénaturé par-tout la raison humaine, & étouffé jusqu'à cet instinct qui révolte tous les animaux contre l'oppression & la tyrannie. Des peuples immenses se regardent de bonne foi comme appartenans en propriété à un petit nombre d'hommes qui les oppriment.

Tels sont les funestes progrès de la première erreur que l'imposture a jetée ou nourrie dans l'Esprit humain. Puissent les vraies lumières faire rentrer dans leurs droits des êtres qui n'ont besoin que de les sentir pour les reprendre. Sages de la terre, Philosophes de toutes les nations, c'est à vous seuls

(a) In-4to. T. IV. p. 360. — T. IX. in-8vo. p. 189.

(b) In-4to. T. I. p. 64, 65 — T. I. in-8vo. p. 124, 125.

à faire des loix, en les indiquant à vos concitoyens. Ayez le courage d'éclairer vos frères, ... Faites rougir ces milliers d'esclaves soudoyés, qui sont prêts à exterminer leurs concitoyens aux ordres de leur maître. Soulevez dans leurs âmes la nature & l'humanité contre ce renversement des loix sociales. Apprenez-leur que la liberté vient de Dieu, l'autorité des hommes. Révélez-leur les Mystères qui tiennent l'univers à la chaîne & dans les ténèbres; & que s'apercevant combien on se joue de leur crédulité, les peuples éclairés tous à la fois vengent enfin la gloire de l'espèce humaine.

L X X I X (a).

La liberté naîtra du sein de l'oppression, elle est dans tous les cœurs. Elle passera par les écrits publics dans les âmes éclairées, & par la tyrannie dans l'âme du peuple. Tous les hommes sentiront enfin, & le jour du réveil n'est pas loin, ils sentiront que la liberté est le premier don du Ciel, comme le premier germe de la vertu.

L X X X (b).

Rois & Ministres, aimez le peuple, aimez les hommes, & vous serez heureux. Ne

(a) In-4to. T. IV. p. 552. — T. X. in-8vo. p. 179.

(b) In-4to. T. IV. p. 538. — T. X. in-8vo. p. 151.

craignez alors ni les esprits libres & chagrins, ni la révolte des méchans. Celle des cœurs est bien plus dangereuse. Car la vertu s'aigrit & s'indigne jusqu'à l'atrocité. Caton & Brutus étoient vertueux; ils n'eurent à choisir qu'entre deux grands attentats, le suicide ou la mort de César.

LXXXI (a).

Si les peuples connoissoient leurs prérogatives, cet ancien usage de Ceylan (de condamner à mort le Monarque qui viole les loix) subsisteroit dans toutes les contrées de la terre.... Le châtiment particulier ne venge que l'infraction de la loi; mais le châtiment du Souverain en venge le mépris. Qui osera braver la loi, si le Souverain même ne la brave pas impunément? La mémoire de cette grande leçon dure des siècles, & inspire un effroi plus salutaire que la mort de mille autres coupables.

LXXXII (b).

Si la barrière qui protège le peuple (à la Chine) n'est pas hérissée de lances, d'épées, de bayonnettes dirigées vers la poitrine ou la tête sacrée de l'Empereur, Père

(a) In-4to. T. I. p. 86.—T. I. in-8vo. p. 166.

(b) In-4to, T. I. p. 120.—T. I. in-8vo. p. 235.

& Despote , nous craindrons mal-à-propos peut-être , mais nous craindrons que cette barrière ne soit à la Chine , qu'une grande toile d'araignée sur laquelle on auroit peint l'image de la justice & de la liberté , mais au travers de laquelle l'homme qui a de bons yeux apperçoit la tête hideuse du Despote. Y a-t-il eu un grand nombre de tyrans , déposés , emprisonnés , jugés , mis à mort ? Voit-on sur la place publique un échafaud sans cesse dégouttant du sang des Souverains ?

LXXXIII (a).

On se délivre de l'oppression d'un tyran , ou par l'expulsion ou par la mort.

LXXXIV (b).

Le tyran est un monstre à une seule tête qu'on peut abattre d'un seul coup.

C E N S U R E.

L'Autorité Suprême , sous quelque forme qu'elle soit exercée , tire son origine de Dieu , & tient de lui cette prérogative d'être indépendante de la volonté des sujets. Une fois établie , elle doit être respectée & ho-

(a) In-4to. T. IV. p. 395. — T. IX. in-8vo. p. 256.

(b) In-4to. T. IV. p. 395. — T. IX. in-8vo. p. 257.

norée comme *une seconde Majesté (a)*. Jamais il n'est permis de se révolter contre les Rois, même quand ils abuseroient de leur autorité. L'exemple de J. C. ne nous laisse, contre la tyrannie, d'autre défense que la fuite & la patience. Les Martyrs, qui moururent sans penser à se venger des tyrans qui les condamnoient, ne scellèrent pas moins de leur sang les droits de l'Autorité Suprême, que les vérités de l'Évangile (b). Dieu l'a ainsi ordonné, autant pour la tranquillité des peuples, que pour celle des Rois. Et en effet, si des sujets prétendoient punir par la rebellion les injustices de leurs Souverains, ils éprouveraient bientôt toutes les horreurs de l'Anarchie, qui est le plus grand de tous les maux.

Ces principes, que nous appellerons, avec Bossuet, *le plus précieux de tous les biens pour la société*, sont attaqués fondamentement par les maximes pernicieuses de tous les incrédules; il étoit réservé à l'auteur, que nous refusons, de ne garder aucune mesure, & de les renverser ouvertement & sans détour.

I. Il accuse de tyrannie toutes les Puissances qui gouvernent l'univers. Selon lui, tous les Gouvernemens de l'Europe sont un mélange

(a) Tertull. Apolog.

(b) Bossuet, Monit. 5. n. 21.

„ mélange insensé de loix sacrées & pro-
 „ fanes (a).... il n'est plus aucune ombre
 „ de liberté pour les peuples policés [elle
 „ existe tout au plus pour quelques répu-
 „ bliques de sauvages (b)],... Des préju-
 „ gés absurdes ont dénaturé par-tout la rai-
 „ son humaine & étouffé jusqu'à cet ins-
 „ tinct qui révolte tous les animaux contre
 „ l'oppression & la tyrannie. Des peuples
 „ immenses se regardent de bonne foi comme
 „ appartenans en propriété à un petit nom-
 „ bre d'hommes qui les oppriment (c) „ On
 ne peut donc plus douter que sous le nom
 de *Despote* & de *Tyran*, l'auteur n'entende
 tous les Rois, tous les Princes, en un mot,
 toute Puissance souveraine.

II. Après avoir mis en œuvre tout ce que
 la calomnie aidée de la méchanceté peut in-
 venter de plus atroce, après s'être déchaîné
 contre toute espèce d'autorité suprême,
 même contre le *Gouvernement François*,
 sous la protection duquel il vivoit, tandis
 qu'il composoit son Histoire, voici les moyens
 qu'il propose pour délivrer les peuples du
 joug horrible sous lequel il prétend qu'ils
 gémissent tous. 1°. Il souhaite que les vraies
 lumières puissent enfin briller aux yeux de

(a) Proposition 76.

(b) Proposition 77.

(c) Proposition 78.

tous les hommes.... Il exhorte en style fougueux, les Sages & les Philosophes de toutes les nations, à révéler les Mystères qui tiennent l'univers à la chaîne.... à apprendre aux hommes que la liberté est le premier don du Ciel, comme le premier germe de la vertu.... que l'autorité vient des hommes, & qu'elle foule aux pieds tous les droits de la nature & de l'humanité (a).

2^e. Après avoir rapporté un ancien usage qu'il dit être au Ceylan [de condamner à mort le Monarque qui viole les loix (b)], il ajoute: „ Que si les peuples connoissoient „ leurs prérogatives, cet usage subsisteroit „ par-tout „ Ces droits ainsi qu'il les appelle, si les peuples en usoient, seroient de vrais parricides; il propose cependant ce moyen; il desire qu'il ait lieu, comme le seul capable de donner aux loix une sanction dont elles ont besoin.... Il avertit les Rois & leurs Ministres de ne point aigrir les cœurs des sujets, & pour leur faire connoître ce qu'ils ont à craindre, s'ils abusoient de leur puissance, il leur met sous les yeux l'exemple de Caton & de Brutus dont il exalte la vertu, & qui, selon lui, n'ont eu à choisir qu'entre le suicide ou la mort de César (c)... Enfin

(a) Proposition 78.

(b) Proposition 81.

(c) Proposition 80.

il dit ouvertement : „ Qu'il craindra toujours
 „ pour la liberté des peuples, si la barrière
 „ qui les protège, n'est pas hérissée de lances,
 „ d'épées, de bayonnettes dirigées vers la
 „ poitrine ou la tête du *Despote* ; s'il n'y
 „ a pas eu un grand nombre de *tyrans*
 „ déposés, emprisonnés, jugés, mis à mort ;
 „ si l'on ne voit sur la place publique un
 „ échafaud sans cesse dégouttant du sang
 „ des *Souverains* (a) „.

Il ne faut pas croire que l'auteur entende ici parler seulement de l'Empire Chinois. Il ne nous représente point l'Empereur de la Chine comme un tyran plus féroce que tous les autres, qui fasse gémir ses sujets sous un joug plus dur, & les nécessite à élever entre lui & la liberté publique une barrière plus forte. C'est après avoir rapporté tout le bien que l'on dit de l'administration publique de la Chine, qu'il conclut que ces faits sont faux ou au moins douteux, parce que selon lui, sur le reste de la terre chaque peuple est asservi à un Chef qui l'opprime, & qu'il est impossible que la Chine seule soit exempte de ce malheur, qui est celui de tous les peuples (b).

(a) Proposition 82.

(b) Quel a été & quel est chez toutes les nations l'effet du despotisme civil? la bassesse & l'extinction de toute vertu. S'il en est autrement à la Chine, on nous

Ainsi ce n'est point uniquement à l'Empereur de la Chine, mais à tous les Princes & à tous les Rois qu'il veut que les peuples montrent les remparts, qu'il prétend être les seuls, de leur liberté, c'est-à-dire, des lances, des épées, des bayonnettes dirigées contre la poitrine ou la tête du Prince; les prisons, les supplices, un échafaud sans cesse dégouttant du sang des Souverains.

Pourroit-on encore douter de l'intention de l'auteur? lorsqu'après avoir taxé tous les

apprendra comment cette merveille s'y est opérée. (*In-4to. T. I. p. 119, 120. — T. I. in-8vo. p. 232, 233.*)

La clémence, la fermeté, l'application, les lumières, l'amour des peuples, la justice, sont des qualités que la nature n'accorde, même séparées, qu'à des hommes rares, & il n'en est presque aucun en qui elles ne soient malheureusement plus ou moins affaiblies par la dangereuse jouissance du pouvoir suprême. La Chine seule aura donc échappé à cette malédiction qui a commencé avec toutes les autres sociétés, & qui durera autant qu'elles.

Les Souverains de la Chine (dit-on) sont bons, justes, fermes, éclairés. . . . Tous sans exception? Il en est je crois du palais impérial de la Chine, comme du palais des Souverains des autres contrées, il est un au milieu de la multitude innombrable des habitations des sujets: c'est-à-dire, que pour une fois qu'il arrive au génie & à la vertu de tomber du Ciel sur la demeure du maître, cent mille fois ils doivent tomber à côté. Mais cette loi de la nature n'a peut-être pas lieu à la Chine comme en Europe, où nous serions trop heureux, si, après dix mauvais successeurs d'un bon Roi, il en naissoit un qui lui ressemblât. (*In-4to. T. I. p. 120. — T. I. in-8vo. p. 234.*)

Rois, tous les Princes, tous ceux qui gouvernent, d'être autant de tyrans (a); il dit en termes formels.... qu'on se délivre de l'oppression d'un tyran ou par l'expulsion ou par la mort (b)... que le tyran est un monstre à une seule tête, qu'on peut abattre d'un seul coup (c).

Ainsi cet écrivain incendiaire allume lui-même le flambeau de la sédition, il le met à la main de tous les Philosophes. Il aiguise le glaive qui doit immoler tous les Rois & tous les hommes revêtus de l'Autorité Suprême. Ce n'est pas une seule nation, un seul empire, ce sont tous les peuples, toutes les contrées de l'univers qu'il veut voir embrasées du feu de la rébellion & baignées dans le sang de leurs maîtres; il préface avec allégresse cet affreux triomphe à l'univers. Vœux horribles! ils ne pouvoient être formés que par l'ennemi des Rois, de la patrie & du genre humain (d). Il n'y avoit qu'une peste publique, une farie (e) dont la main pût oser tracer de pareilles horreurs.

C'est pourquoi la Faculté condamne les

(a) Proposition 76, 78, 79.

(b) Proposition 83.

(c) Proposition 84.

(d) Propositions 78, 79.

(e) Cicéron.

propositions contenues dans l'Article IV:
Sur le Gouvernement, & sous les deux titres:
De l'origine de la Puissance souveraine; Des
remèdes qu'a proposé l'auteur contre la ty-
rannie, comme respectivement fausses, ab-
surdes, impies, blasphématoires, pleines de
frénésie, & d'une haine forcenée contre la
Religion qui rapporte à Dieu l'origine & la
sanction de toute autorité, contre les puis-
sances supérieures, sur-tout celle des Rois,
contre l'autorité paternelle; comme anéan-
tissant cette tendresse mutuelle que la na-
ture inspire aux pères & aux enfans; animant
les peuples à secouer le joug sacré de l'obéis-
sance qu'ils doivent aux Rois, aux Princes
& aux Magistrats; les excitant ouvertement
& avec véhémence aux factions, aux sédi-
tions, aux rebellions, au parricide même
des Rois, des Princes, des Magistrats; &
préparant par conséquent une perte certaine
aux Rois, aux Peuples & à tout le genre
humain. Ces délires d'une ame scélérate mé-
ritent la haine & l'exécration de tous les
hommes.

ad. curant. de l'édit. de l'Imprimerie de la Cour.



LA Faculté de Théologie , en condamnant les propositions extraites , ne prétend pas pour cela qu'il n'y en ait point d'autres répréhensibles dans l'ouvrage. Elle en a , au contraire , remarqué un très-grand nombre , qui méritent les mêmes qualifications. Blâphèmes , descriptions obscènes , morale cynique , invectives contre les loix , principes de sédition & de révolte ; voilà ce que présente l'*Histoire philosophique* , &c. par-tout où il est traité de la Religion , des Mœurs & du Gouvernement des différens peuples. La Faculté n'a pas jugé à propos de censurer en détail toutes ces propositions , pour épargner aux Fidèles un plus long exposé de choses qui font horreur. Ce qu'elle met sous leurs yeux , suffit pour leur faire connoître tout le venin de l'ouvrage qu'elle condamne , un des plus détestables qui puisse jamais paroître contre la Religion & contre l'État.

Du Commandement de la Faculté de Théologie de Paris , suivant la Conclusion portée le seize juin , & confirmée le premier août de la présente année mil sept cent quatre-vingt-un.

DE BAR , Greffier.

L 4

EXTRAIT d'un Mandement de Mgr. Le Franc de Pompignan, Archevêque de Vienne, portant défense de lire dans son Diocèse les Œuvres de J. J. Rousseau, de Voltaire, & l'Histoire philosophique & politique des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes, par G. T. Raynal.

Après avoir rappelé les éditions complètes, qu'on prépare des deux premiers, Mgr. l'Archevêque ajoute :

« Nous nous croyons obligés, M. T. C. F., de vous prémunir aussi contre l'ouvrage impie d'un autre écrivain. Il en a paru depuis peu une édition nouvelle pire que les précédentes. C'est l'*Histoire philosophique & politique des établissemens des Européens dans les deux Indes*, par G. T. Raynal. Mais l'arrêt du Parlement de Paris, qui a condamné ce livre à être lacéré & brûlé par la main du bourreau, comme impie, blasphématoire, séditieux, tendant à soulever les peuples contre l'autorité souveraine, & à renverser les fondemens de l'ordre civil, ne nous laisse d'autre devoir à remplir à cet égard, que d'applaudir au zèle de cet au-

guste Tribunal, & d'y joindre l'autorité de notre ministère, pour vous interdire cette lecture.... Il ne nous reste qu'à gémir avec vous de l'horrible scandale dont nous sommes témoins. Un Prêtre, un ancien Religieux, déployer l'étendard de l'impiété ! A quel excès de corruption ne faut-il pas être venu, de quel esprit de vertige ne faut-il pas être possédé, pour franchir jusques-là les barrières de la bienséance & de l'honnêteté ? N'insultons point à son aveuglement. Tremblons plutôt pour nous-mêmes. Demeurons fidèles à Dieu. *Car il n'est point de crimes, commis par un homme, qu'un autre homme ne puisse commettre, après avoir abandonné le conducteur par qui l'homme a été formé.* Mais si l'incrédulité s' imagine que cet exemple, ou quelque autre de même espèce, est un véritable triomphe pour sa cause, elle se trompe grossièrement. J'en appelle à son témoignage, ou du moins à celui du monde qui conserve de la bonne foi & de l'équité. Il n'y a rien de plus odieux ni de plus vil sur la terre qu'un Prêtre impie & affectant de le paroître. Il peut amuser quelque-tems, s'il a des agrémens dans l'esprit. Il ne peut inspirer de la confiance, parce qu'on le méprise. Son apostasie le déshonore. Elle n'ébranle pas les vérités qu'il trahit. Loin que l'incrédulité ait droit de

s'en prévaloir, la cause n'en devient que plus mauvaise. Des hommes perdus trouvent dans son sein l'asyle qu'ils y cherchent. C'est parmi eux qu'elle a & qu'elle ose avouer ses défenseurs. *A ces causes, &c.*

DÉCLARATION des Pasteurs & Professeurs de Genève.

LA compagnie des Pasteurs & des Professeurs de Genève se croit obligée de témoigner publiquement la vive douleur qu'elle a éprouvée, en voyant paroître dans cette Ville, la nouvelle édition d'un livre aussi reprehensible que l'est l'*Histoire philosophique & politique des établissemens des Européens dans les deux Indes*, par Guillaume-Thomas Raynal. Dès qu'elle apprit, au mois de mars de l'année dernière, qu'un de nos Imprimeurs vouloit publier de nouveau cet ouvrage avec des augmentations de l'auteur, elle fit les démarches que lui dictoient son zèle pour la Religion, & l'intérêt qu'elle prend à l'honneur de cette Eglise & de cette Académie; démarches que de fâcheuses circonstances ont contribué à rendre inutiles. Si l'Imprimeur ne s'est pas fait scrupule de se nommer, & de prendre le titre d'*Imprimeur de l'Académie*, il l'a fait sans que l'ou-

vrage dont il s'agit ait été soumis préalablement à notre censure, ou à celle de l'Académie. En conséquence, notre compagnie attend de l'équité du public, qu'il ne nous imputera pas d'avoir, en aucune manière, conivé à l'impression d'un ouvrage qui ne peut, à tant d'égards, que révolter tout homme qui a de la Religion & des mœurs.

F I N.

LA réimpression de la *Censure de la Faculté de Théologie de Paris*, & des Pièces qui la suivent, nous ont paru devoir être très-utiles dans les circonstances présentes.
A Liege, ce 18 octobre 1781.

G. LA RUELLÉ, *Examineur Synodal & Censeur des Livres.*

NOUS en permettons la réimpression.
Donné à Liege, ce 18 octobre 1781.

LE BRUN (*Par ordonnance*).

T A B L E

De ce qui est contenu dans ce Livre.

P R É F A C E. Page 3.

ARTICLE PREMIER.

De l'homme & de la loi naturelle. 17

ARTICLE II.

De la Religion révélée.

TITRE I. *De la Religion Juive.* 27

TITRE II. *De Jésus-Christ.* 36

TITRE III. *De l'établissement de la Religion Chrétienne.* 40

TITRE IV. *Des Martyrs.* 52

TITRE V. *Des Prophéties & des Miracles.* 56

TITRE VI. *Des fruits qu'a produits la Religion Chrétienne.* 66

TITRE VII. *Des Mystères.* 82

TITRE VIII. *Du péché originel, des peines éternelles & de la béatitude céleste.* 89

TITRE IX. *De l'Eglise.* 95

ARTICLE III.

De la Morale.

TITRE I. *Des Conseils évangéliques.* 118

TITRE II. Des Préceptes de la Morale de l'Évangile. 125

TITRE III. De la Morale de l'auteur. 132

A R T I C L E IV.

Sur le Gouvernement.

TITRE I. De l'origine de la Puissance souveraine. 145

TITRE II. Des remèdes que l'auteur propose contre la tyrannie. 155

Extrait d'un Mandement de Mgr. l'Archevêque de Vienne. 168

Déclaration des Pasteurs & Professeurs de Genève. 179

FIN DE LA TABLE.

A R T I C L E V.

Sur le Gouvernement.

